



Ma peau est faite d'écorces

Valentine Zeler

À ces parts de nous qui ne demandent qu'à se
réensauvager

« Car j'appartiens aux forêts et à la solitude » -

Knut Hamsun

I

Elle s'avança dans les herbes hautes qui lui arrivaient au-dessus des genoux, se frayant un chemin parmi des ronces formant des lianes, rampant au sol.

Elle portait une robe, ressentant les griffures de la végétation contre ses jambes. Elle se dit qu'on ne voulait pas d'elle ici, qu'on la repoussait. Mais elle continua à traverser ce champ. Elle s'était promis de le faire ici. À quelques reprises, elle faillit tomber à cause des croche-pieds que lui tendaient les lianes, se rattrapant de justesse et leur lançant des jurons. Elle finit par atteindre la clairière. Face à elle se dressait un grand chêne, seul et

silencieux, au milieu d'herbes folles et au centre d'une forêt de sapins. Elle l'appelait le vieux sage. C'était son arbre à elle, celui contre lequel elle venait éteindre sa souffrance ou partager sa solitude. Elle se sentait toujours accueillie par lui, il prenait soin d'elle, il l'enveloppait de sa présence. Ses ressentis, elle savait qu'elle ne pouvait en parler à personne ; elle préférait de toute façon garder ça comme leur secret à eux.

Accroupie contre l'arbre, elle prit de nouvelles gorgées de sa gourde, dans laquelle avait infusé de l'armoise, cueillie quelques jours en amont de manière préventive.

Elle avait commencé à sentir de premières contractions ce matin et avait compris à ce moment-là qu'elle était enceinte. Elle avait décidé de venir passer le reste de la journée ici, ne sachant quand elle avorterait. Les douleurs s'estompèrent durant plus d'une heure, qu'elle passa à observer les insectes s'agiter autour d'elle : les syrphes qui volaient sur place, la regardant de près, l'inspectant sûrement pour rendre des comptes aux esprits du lieu ;

les bousiers qui passaient près d'elle sans se soucier de son existence, traînant leur lourde ossature avec dextérité. Et puis la magnifique *Argiope fasciée*, l'araignée des Dalton comme elle l'appelait depuis petite, jaune et noire, était en méditation sur sa toile.

Elle laissait flotter son esprit, se rappelant les événements qui l'avaient amenée ici. De ce garçon qu'elle avait rencontré lors d'une soirée. Une soirée d'anniversaire d'une amie d'enfance, Mali, qui l'invitait chaque année alors qu'elles ne se parlaient plus en dehors de cette fête annuelle. Mali avait toujours eu un rapport fidèle à l'amitié, alors même que les années les éloignaient toujours plus. Elle était partie à ses 18 ans dans l'université de la ville, comme tous ceux qui n'avaient pas assez les moyens pour espérer mieux. Elle avait invité Eva, comme toujours, à venir fêter son anniversaire chez elle. Ses parents, bien qu'ayant peu les moyens et quatre enfants à charge, mettaient un point d'honneur aux anniversaires. Eva avait toujours envié la chance de Mali, d'avoir des parents qui l'aimaient et le lui montraient

devant tout le monde lors de ces évènements. Pourtant, c'étaient des anniversaires comme on en faisait à 13 ans : chaque année, c'était la même chose, il n'y avait rien d'autre que de la musique sortie de vieilles enceintes, une boule disco à l'ancienne, une table avec une nappe en papier, quelques bouteilles de soda et des apéros bas de gamme. L'alcool était ramené discrètement par certains de ses amis. Ses parents devaient sûrement être au courant, mais Mali n'y touchait pas ; alors peut-être qu'ils passaient ce détail sous silence entre eux.

Lors de cette soirée, Eva, comme à son habitude, ne s'était pas vraiment sentie à sa place. Elle observait de loin les filles à l'aise dans leur corps, les jolis cheveux lisses et le rouge sur leurs lèvres, se déhanchant au rythme de la musique. Et les quelques garçons présents, sirotant leurs verres sur le côté, les observant comme des prédateurs en chasse, prêts à saisir la moindre occasion pour leur sauter dessus. Mali était venue lui parler, elles s'étaient donné des nouvelles de leurs vies, comme elles faisaient à chaque

fois, mais ces discussions duraient de moins en moins longtemps. Qu'est-ce qu'Eva pouvait partager de son quotidien, de toute manière ? Elle savait qu'elle était étrange à leurs yeux, mais elle s'efforçait de paraître la plus standard possible, même si, en mobilisant tous les efforts possibles, elle n'y parviendrait jamais. Puis il y a eu ce garçon, Allan. Il avait 22 ans, trois ans de plus qu'elle. Il avait les yeux bruns, plutôt banals, les lèvres fines, le teint pâle et quelques poils sur la moustache. Elle ne savait pas ce qui lui plaisait chez lui ; peut-être avait-elle juste envie d'être normale ce soir-là. Il lui avait proposé un verre, elle avait accepté, ne reconnaissant pas ce qu'il contenait d'autre à part du Coca.

Ils avaient discuté, enfin surtout lui. Il lui avait raconté qu'il était dans la même université que son amie ; ils s'étaient rencontrés au basket, il venait encourager sa petite sœur lors des matchs et il avait sympathisé avec Mali, qui jouait dans la même équipe. Il voulait étudier la bourse, gagner beaucoup d'argent et s'acheter sa liberté

— c'est tout ce qu'avait retenu Eva de leur conversation, avant de sombrer dans la brume de l'alcool. Il l'avait conduite chez lui ; elle ne savait pas trop si elle avait accepté ou non. Puis il l'avait pénétrée. Ce n'était pas la première fois pour elle. En réalité, c'était la deuxième fois qu'elle laissait un garçon prendre son corps. Elle n'a pas gardé plus de souvenirs que ça, se réveillant au petit matin, la tête lourde, dans une chambre inconnue et totalement nue. Elle s'était habillée silencieusement et avait laissé ce garçon endormi, sans jamais plus le revoir.

Une heure trente plus tard, elle éjectait l'embryon. Elle le sentait à la densité qui écrasait tout à coup les herbes où elle avait laissé couler son flux.

Elle le prit entre les doigts. C'était étrange, on aurait dit un gros têtard rouge inanimé. Elle l'observait comme on observerait un nouvel insecte, ou une pierre précieuse, sous différents prismes, réglant la focale de ses pupilles en le positionnant à quelques centimètres de ses yeux pour en voir tous les détails. Elle survolait son doigt au-

dessus, sentant le visqueux et le mou sous la pulpe de ses doigts.

Elle creusa un petit trou entre les racines du vieux sage, au plus près de son tronc, en tenant toujours délicatement l'embryon de quelques semaines dans sa paume. Elle partit chercher des fleurs : des millepertuis, jolies petites évanescences jaunes du printemps qu'elle adorait — habituellement, elle les cueillait pour en faire des tisanes ; des délicates et minuscules fleurs violettes, les véroniques ; et des fougères, parce que c'était pour elle la représentation de son environnement par essence, la forêt.

Elle disposa les fleurs jaunes et violettes, et sur les côtés, les fougères. Elle déposa l'embryon sur le lit de fleurs et souffla sur un pissenlit en graines. Les akènes du pissenlit se posèrent tout autour et sur le petit corps sans forme et sans vie.

Elle observa la scène : c'était aussi beau que cruel. C'était son monde à elle.

Elle resta là de longues minutes, à contempler ce qu'elle avait créé sans le vouloir. Puis elle chercha quelques fleurs pour en faire un bouquet. Habituellement, elle n'arrachait pas les fleurs pour en faire de la décoration — elle savait qu'elles étaient trop précieuses —, mais aujourd'hui, elle avait envie d'en cueillir pour ce qu'elle devait désormais considérer comme son bébé. Elle déposa le petit bouquet de fleurs jaunes, vertes et violettes. Il recouvrit l'entièreté du petit corps. Puis, avec les mains, elle le recouvrit de terre et déposa une petite mousse au-dessus.

Elle n'avait jusqu'alors plus pensé à la douleur des contractions, occupée à apaiser son cœur qui s'en voulait. Mais alors qu'elle commençait à rebrousser chemin, la violence qui se jouait à l'intérieur d'elle lui coupa le souffle. Elle se replia sur elle-même par terre, se tordant de douleur en silence. Une pensée la traversa furtivement : en position fœtale, elle avait la même posture que le bébé qu'elle avait confié au vieux sage. Les mains sur le ventre, elle respirait fort, les yeux fermés,

attendant que la douleur s'amenuise. Lors d'un court répit, elle reprit sa route, mais la douleur vint à nouveau la clouer par terre. Sa culotte était remplie de sang et il avait commencé à couler le long de ses jambes. Mais c'était le cadet des soucis d'Eva, elle voulait rentrer avant de s'évanouir.

Elle sentait des fourmis lui grimper dessus et la piquer par endroits. La douleur qu'elle ressentait dans ses lombaires était telle que se concentrer sur les morsures des fourmis lui permettait un court répit. L'instant d'après, elle crut perdre connaissance.

Elle se releva, essayant tant bien que mal d'éjecter les fourmis de son corps déjà meurtri, et se soutenant d'arbre en arbre pour avancer à travers les fougères, qui allaient bientôt être remplacées par de la forêt mousseuse.

Arrivée devant une petite cabane, elle poussa la porte et s'effondra sur le tapis à l'entrée, sa peau perlée de transpiration et de sang.

Elle voulait que cette journée se termine au plus vite, et elle se disait qu'en fermant les yeux, elle pourrait arriver au lendemain. Mais ce n'est pas ce qui se passa. La journée se continua en douleur, avec pour seul réconfort, le soleil qui venait la réchauffer quand elle était allongée sur son lit.

Elle ne se doutait pas que quelques années plus tard, c'est au pied du vieux sage qu'elle allait s'éteindre.



Eva avait aujourd'hui 21 ans. Elle était plus grande que la plupart des autres filles, plutôt maigrichonne, le teint pâle avec de petites taches de rousseur sur le nez, la chevelure rousse et bouclée — enfin surtout emmêlée — tombant sous ses épaules, et le regard cuivré et farouche. Mise au milieu d'une ville, on aurait ressenti un malaise, comme si elle n'avait rien à faire là. Elle aurait été perdue, figée comme un poteau, analysant la multitude d'informations autour d'elle : le rythme rapide de la vie — trop rapide — les bruits trop forts, les odeurs trop multiples et intenses, l'air trop pesant. Elle aurait tout éteint en elle pour ne plus ressentir ce trop-plein qu'elle n'arrivait pas à réguler.

Mais en forêt, Eva avait l'élégance d'un renard. Elle se déplaçait silencieusement, repérant la moindre étamine

qui aurait fait un mouvement suspect, surgissant d'un coup dessus pour observer le petit insecte trop lourd qui aurait trahi la petite fleur en la faisant tanguer. Elle pouvait passer ainsi ses journées, sautant de fleur en fleur pour les étudier minutieusement. Elle avait éduqué ses yeux à voir les détails, à tel point qu'elle pouvait distinguer les nervures des plus petits pétales.

En réalité, elle passait ses journées à récolter des plantes pour en faire des salades, des beignets, des soupes ou d'autres mets. Elle se nourrissait principalement de ce que la nature avait à lui offrir. En hiver, elle puisait dans les réserves faites le reste de l'année. Une fois de temps en temps, elle allait Chez Louis, une petite épicerie tenue par Louis, qu'elle rejoignait à pied, à quelques 1h30 de marche de chez elle. Elle y prenait surtout de la farine, des flocons d'avoine et du papier à dessin, qu'il commandait sans qu'elle le sache, juste pour elle. Personne d'autre n'en achetait.

C'était un homme au grand cœur. Il était d'origine italienne, ses parents s'étaient installés en France après la Seconde Guerre mondiale pour espérer gagner mieux leur vie. Son père avait travaillé dans les mines de Lorraine avant de tomber gravement malade, et sa mère avait été femme de ménage et femme au foyer. Louis avait 3 autres frères et sœurs, qui portaient tous des prénoms français. Ses parents avaient voulu, par ce choix, les voir davantage intégrés à leur pays et qu'ils ne soient pas considérés toute leur vie comme des étrangers, comme eux l'avaient été, malgré toutes ces années de vie ici et ces sueurs versées au travail, qui avaient fini par leur coûter la vie.

Louis avait eu 2 fils. Il avait toujours rêvé d'avoir une fille et sentait son côté paternel prendre le dessus dès qu'il voyait Eva.

— *Comment ça va, petit renard ?* demandait-il à chaque fois.

Louis était l'une des seules personnes à qui elle parlait. Il

pouvait parfois se passer plusieurs semaines avant qu'elle ne le revoie.

— *Je suis de même humeur que le ciel*, lui répondit-elle un jour.

Louis regarda à travers la fenêtre. Le ciel devenait sombre et menaçant. Avant qu'il n'ait eu le temps de répondre, elle était partie, laissant sur la caisse ses petites pièces de monnaie.

Eva portait de tout temps des robes. Elle aimait sentir la fluidité du vêtement sur elle ; elle avait l'impression d'être libre de tout mouvement. Elle passait la plupart de son temps pieds nus. Elle aimait tout sentir : la caresse de l'herbe, la fraîcheur des pierres, les chatouillis des insectes grimpant sur elle. Quand il pleuvait, elle portait des bottes en caoutchouc mais restait pieds nus en dessous, ce qui ne l'empêchait pas d'être trempée de la tête aux pieds, mais tout de même moins boueuse que sans. En hiver, elle avait des bottes chaudes, et restait là encore les pieds nus, au chaud contre la moumoute.

En réalité, elle n'avait jamais compris l'intérêt des chaussettes. Elle avait l'impression de mettre une capote de tissu à ses pieds, et se sentait dès cet instant comprimée, coupée de ses sens, de son art de se déplacer dans la nature, en choisissant chaque petit centimètre sans feuille ni bout de bois qui pourraient craquer sous ses pieds.

Hormis ses récoltes, Eva aimait dessiner. C'était sa manière de conserver sa mémoire et de rendre hommage à son environnement. Elle partait parfois avant le lever du soleil pour dessiner à l'aquarelle les lueurs du ciel au petit matin sur un lac. En hiver, elle pouvait marcher plusieurs heures avant de s'arrêter sur un paysage, ou sur les restes d'un animal à moitié dévoré. Elle s'extasiait toujours de voir le blanc immaculé recouvert de rouge sang. Et puis elle observait le regard des animaux morts, comme ce cerf qu'elle avait sous les yeux et qui semblait l'observer. C'est pour cette raison, d'ailleurs, qu'elle avait du mal à comprendre la mort. Édith lui avait déjà expliqué

qu'une fois que l'on meurt, on meurt, il n'y a plus rien, c'est le noir complet, ou la lumière, suivant les croyances. Mais Eva n'y comprenait rien. Ce qu'elle voyait, elle, c'était que ce cerf, ou ces milliers d'animaux qu'elle avait déjà retrouvés morts, continuaient à la regarder avant d'être consumés par les vers et les mouches. D'ailleurs, se disait-elle, peut-être que l'on devient une mouche après sa mort. Et pour elle, il n'y avait rien de dégradant à cette pensée. Elle aimait bien les mouches : elles pouvaient aller où elles voulaient, grimper partout et surtout, ne se faisaient jamais avoir par derrière.

Eva avait accroché certains de ses dessins dans sa petite cabane. Les murs se seraient épaissis de plusieurs centimètres si elle les accrochait tous, alors elle les conservait dans une grande armoire et ne retournait jamais les voir.

La cabane d'Eva devait faire une trentaine de m². En entrant, au fond à gauche, il y avait son lit ; à côté, un

petit poêle avec des bûches superposées. De l'autre côté, sur la droite, un petit plan de travail avec un robinet et des rangements, une table en bois et deux chaises, et enfin une grande armoire. Le sol était en parquet massif, et un grand tapis rouge à motifs en recouvrait une partie. Il n'y avait pas d'électricité, mais plusieurs lampes à pétrole trônaient sur les meubles, et la plupart du temps, Eva se couchait avant qu'il ne fasse nuit en été, et s'éclairait avec les flammes de la cheminée en hiver. Elle n'avait pas de douche mais se lavait à l'eau du robinet quand il faisait trop froid, et le reste du temps, elle allait dans la rivière. Elle n'avait pas non plus l'eau courante mais avait des gouttières qui permettaient de récolter l'eau de pluie, conservée dans un grand bidon. Enfin, elle avait des toilettes sèches à l'extérieur, mais ne les utilisait que très rarement, préférant faire ses besoins là où elle se trouvait, quand elle en ressentait l'envie.

Toutes ces installations étaient déjà là à son arrivée. Elle avait acheté la maison à ses 18 ans pour quelques milliers

d'euros. Elle avait surtout acheté les milliers d'hectares tout autour.

Elle vivait dans un coin de la forêt des Vosges. Seule habitante à plusieurs kilomètres à la ronde, elle pouvait se sentir reine de son royaume. En ses termes à elle, elle aurait plutôt dit qu'elle se sentait vivante parmi les vivants.



Là où elle vivait, Eva n'avait ni horloge, ni montre, ni téléphone. Elle se repérait avec le soleil, et cela lui suffisait. Elle recevait une fois par an une lettre d'invitation de la part de Mali, postée dans la boîte aux lettres au bout du sentier.

Édith lui rendait parfois visite, mais la plupart du temps, elle trouvait la cabane vide et rentrait chez elle.

Édith était sa grand-mère, non pas de sang, mais de cœur. Elle avait recueilli Eva comme famille d'accueil à la mort de ses parents. Un accident de la route leur avait coûté la vie, elle avait 9 ans. Elle avait changé d'environnement, passant d'une petite campagne alsacienne à la montagne. Édith lui avait transmis son savoir des plantes, ses potions

et ses recettes culinaires. Elle lui avait aussi transmis l'amour.

Eva gardait assez peu de souvenirs de ses parents, Aimée et Martin. Elle se souvenait surtout de quelques bribes du passé. Aimée, sa mère, avait ironiquement toujours très mal porté son prénom. Elle se souvenait d'elle lui coupant les cheveux de force, sans se départir des larmes de sa fille, en lui répétant qu'elle ressemblait à une sorcière les cheveux longs et le corps maigrichon. Elle avait tant de fois voulu disparaître que sa maigreur en était l'image.

Ses oreilles se souvenaient, quant à elles, des cris entre ses parents le soir, et son cœur, des absences de son père le reste du temps. Sa mère lui interdisait de voir sa seule amie. Elle n'avait jamais pu inviter qui que ce soit chez elle. Leur maison, bien qu'assez grande, était remplie à ras bord d'affaires : de la vaisselle s'entassait sur différentes tables, les armoires étaient pleines d'habits qui n'allaient plus à personne, des bibelots qu'on ne regarderait plus jamais bloquaient l'ouverture des tiroirs.

Il y en avait partout, y compris dans la chambre d'Eva, qui avait tout de même pu conserver rien qu'à elle, une petite commode pour ses affaires.

La maison était si étouffante, encore pire avec sa mère à l'intérieur, que la petite fille passait le plus clair de son temps, en dehors de l'école, dans le jardin. Elle confectionnait des petites statues de boue, fabriquait des arcs qui n'étaient pas reconnus pour tirer au-delà de 50 cm, parlait aux arbres, aux oiseaux, observait la vie s'affairer autour d'elle. Elle avait trouvé dans la nature un refuge à son mal-être. Elle était acceptée comme elle était : les cloportes ne venaient pas la fustiger parce qu'elle avait la peau sur les os, les papillons ne lui reprochaient pas d'avoir des trous dans ses vêtements, et les souris, d'avoir fait encore un pipi au lit alors qu'elle était considérée comme grande, quand ça arrangeait ses parents.

Eva était juste un être parmi la multitude qui l'entourait. Elle considérait qu'elle avait la même importance que tous ceux qu'elle observait, et elle se sentait à sa place

en tant que grande contemplative de la vie.

Lorsque son père rentrait, elle savait que le ciel devenait noir. Elle entendait depuis son arbre au fond du jardin — qu'elle avait nommé Abime, avant qu'elle ne sache mettre des accents aigus — leurs voix s'entrechoquer. Il était en colère parce que sa mère avait encore dépensé l'argent qu'il ramenait à la maison pour acheter de nouveaux objets, de nouveaux habits, de nouveaux bibelots. Elle était comme ça Aimée : ça la démangeait. Eva n'avait jamais compris pourquoi elle avait besoin de tout ça. Édith lui disait que sa maman avait des maux au cerveau. Pour Eva, elle voulait seulement combler un vide à l'intérieur d'elle, mais elle n'avait pas la bonne réponse.

Eva se souvenait aussi de moments heureux. Ils étaient principalement quand elle était seule, mais elle gardait aussi en mémoire les fois où son père venait lui faire la lecture avant d'aller se coucher, quand il n'était pas en déplacement plusieurs jours d'affilés. Elle se rappelait

surtout d'un livre, *les naguillès*, qui parlait d'une communauté vivant en harmonie avec la nature, où chaque individu était connecté à un animal. Une connexion si profonde que l'un pouvait voir au travers des yeux de l'autre, communiquer avec, tout autant que ressentir sa joie ou sa douleur. Une partie de l'âme de chacun en était fragmentée, à tel point que si l'un d'eux mourrait, l'autre se retrouvait dans une peine infinie. Martin n'avait jamais fini le livre avec Eva, la suite parlait des hommes civilisés qui étaient partis à la recherche de cette communauté pour les asservir et leur voler leur savoir, et ce, en brûlant leurs terres et tuant les animaux avec qui ils étaient connectés. La fin était tout de même heureuse, mais le père d'Eva ressentait déjà chez sa fille, sa sensibilité extrême au vivant et son imagination qui était aussi débordante que tempétueuse, alors il préférerait y glisser des beaux messages plutôt que lui montrer déjà à son âge la bassesse humaine.

Depuis lors, pour Eva, les *Naguillès* habitaient ses rêves et ses vœux les plus profonds.



À l'école, être rousse n'était pas un cadeau de la vie. Eva avait subi toutes sortes de moqueries. Elle avait toujours été la cible facile, celle sur qui on peut se défouler et qui ne dira rien. Elle avait traversé les années d'école comme un fantôme, tentant de se faire la plus petite possible. Sa seule amie était Mali, sa voisine. Ses parents étaient d'origine africaine, et elle avait, elle aussi, eu son lot de harcèlement. Elles s'étaient bien trouvées toutes les deux.

À la mort de ses parents, Eva avait dû déménager. Elle était restée en contact avec Mali par correspondance, et elles se voyaient pendant les vacances dans la maison d'Édith. Eva ne savait pas trop comment faire des soirées pyjamas ; elle manquait de naturel avec les autres, même

avec Mali. Quand elles jouaient à gérer une écurie, avec des petits chevaux en plastique, Eva se voyait à la troisième personne, et elle avait la voix de sa mère dans la tête : « *Tu ne crois pas que tu es un peu grande pour ces jeux ?* »

Elle se sentait crispée, même si elle ne savait pas encore à quoi ça correspondait. Elle était plus concentrée que jamais pour repérer tous les signes chez Mali qu'elle pourrait interpréter pour répondre à ce qu'elle attendait d'une amie. Et Mali le sentait. Mais elle avait, elle aussi, intégré les paroles de ses parents : « *Accepte l'autre là où il en est, Mali. La différence est une force, ne l'oublie jamais.* »

C'est plus tard qu'elle comprit ce que voulaient vraiment dire ses parents. En attendant, elle voyait en Eva une amie dévouée.

Quelques mois après le décès de ses parents, Eva avait demandé à Édith de l'amener à son ancienne maison. Elle avait commencé l'aquarelle depuis quelques semaines grâce à sa grand-mère de cœur, et avait envie de

conserver sur du papier, le jardin dans lequel elle avait passé tant de temps.

En arrivant devant le petit portail en bois, elle vit tout de suite que son arbre Abime avait été rasé. Eva s'effondra et pleura toutes les larmes de son corps. Jamais elle n'avait compris pourquoi on coupait des arbres en bonne santé pour du gazon qui cramait l'été et qu'on replantait chaque année. Les choix des gens de s'éloigner toujours plus de la nature parce que c'était *sale* d'avoir de la *mauvaise herbe* qui poussait dans son jardin, faisait fuir Eva toujours plus loin du monde des hommes.

Édith, désespérée, avait tenté de la reconforter. Depuis que la jeune fille vivait avec elle, elle ne l'avait jamais vue pleurer la mort tragique de ses parents. Eva n'avait effectivement pas versé une larme depuis que sa mère lui avait coupé de force les cheveux quand elle avait 7 ans.

Elle ne parla pas pendant plusieurs jours et resta dans sa chambre à faire des aquarelles. Édith avait remarqué

qu'elle dessinait l'arbre qui manquait désormais au jardin, et toute la vie qu'elle avait sûrement observée sur ses branches, ses feuilles, ses écorces et ses racines. Eva avait passé de très nombreuses heures perchées dessus. Ses derniers dessins, avant de reprendre le cours normal de sa vie, représentaient le fond du jardin, avec les restes d'un tronc, seul et sinistre, aux côtés d'une herbe cramée par le soleil d'été.



Édith et Eva vivaient seules toutes les deux dans la grande maison de la vieille dame. Autrefois institutrice, Édith lui avait raconté qu'elle avait été mariée 31 ans avec un homme, Eugène, qui était décédé à quelques jours de sa retraite. Il avait toute sa vie travaillé pour les chemins de fer et son corps en était éreinté. Il n'avait jamais pu profiter du repos pour lequel il avait travaillé plus de 40 ans durant. Les trains étaient pourtant sa passion depuis sa tendre jeunesse et il avait monté dans le sous-sol de leur maison, un gigantesque circuit de modélisme ferroviaire, avec des milliers de pièces. Il y mettait une bonne partie de son argent dedans, ce qui avait souvent irrité Édith — il y avait bien d'autres priorités à son sens, que de créer en miniature ce qui existait déjà, d'autant plus qu'Eugène y passait ses journées. A son décès, elle

avait tout donné à son neveu, qui s'était épris de la même passion que son oncle.

Édith n'avait jamais eu d'enfants. Ils avaient essayé pendant des années, et ces tentatives détruisant peu à peu tout espoir, avaient eu raison d'eux. Leur amour s'était érodé à chaque nouvel essai échoué. Accueillir Eva après une dizaine d'années de solitude avait été une reviviscence pour Édith. Elle avait tout de suite trouvé en la jeune orpheline, une fille à chérir. Elle avait tant d'amour à donner depuis toujours.

La vie avec Eva était facile, elle s'occupait dans son coin, s'amusait de petites choses et avait un monde à l'intérieur d'elle en expansion. Édith aimait lui transmettre ses savoirs sur les plantes et Eva adorait apprendre à ses côtés. Elles partageaient une vie simple mais emplie de magie.

Elle ne s'était jamais inquiétée de voir qu'Eva ne ramenait

pas d'amies à la maison hormis Mali. Elle était comme elle, la solitude était devenue sa meilleure amie et sa confidente, même si elle était parfois pesante. Elle voyait surtout Eva se détacher de plus en plus de la société. Elle ne parlait jamais d'études après son bac, d'un travail salarié ou indépendant, d'avoir un jour un mari et des enfants. Édith avait peur qu'elle ne finisse par dépérir de solitude et qu'à trop passer de temps loin des Hommes, elle n'arriverait plus à se considérer comme tel.



Eva n'avait jamais osé poser de questions sur le passé d'Édith, elles avaient entre elles un pacte silencieux, ne pas ramener à la lumière les fantômes d'un passé douloureux.

Sa grand-mère avait elle aussi son lot de souffrances, et comme la plupart du temps, cela remontait à son enfance.

Elle était le mouton noir de sa famille, ce n'était pas une place de choix mais la sentence d'être la benjamine. Sa mère avait perdu un premier enfant à 8 mois de grossesse, puis sa sœur était arrivée et Édith avait suivi en arrivant moins d'un an après.

Son enfance lui paraissait heureuse, avec des parents aimants et une sœur avec qui jouer. Mais à ses 12 ans, ses parents s'étaient séparés, ce qui n'était pas monnaie

courante à l'époque, et son « *monde s'était effondré* », avait-elle dit à une psy quelques années plus tard. Une histoire d'infidélité qui avait coûté cher à la famille. Édith et sa sœur s'étaient retrouvées ballottées entre les deux parents en pleine guerre d'egos et de vengeance, prenant à témoin leurs enfants.

À l'adolescence, Édith semblait déjà différente des autres filles de son âge. Elle s'intéressait à tout, et surtout aux autres cultures. Son rêve était d'être une grande voyageuse. À 18 ans, elle était partie avec ses économies, plusieurs semaines en Inde. Elle ne savait pas pourquoi spécifiquement ce pays, elle se sentait spirituellement attirée, dira-t-elle plus tard.

En rentrant en France, Mai 68 avait commencé et elle avait rejoint les cortèges d'étudiantes militant pour une société plus égalitaire. Elle avait passé des jours entiers à déambuler dans les rues, à écrire des slogans sur les murs, à renforcer les barricades, à participer aux assemblées générales et à laisser son corps flotter dans l'espace lors de concerts sauvages. Ces souvenirs

restaient pour elle les plus intenses de sa vie. Elle avait ressenti ce que ça faisait de faire partie d'une communauté, d'avoir le sentiment d'être libre et que tout est possible. Quand le mouvement s'est essoufflé, Édith, comme tant d'autres, avait senti une perte de repères, et des difficultés à s'insérer à nouveau dans la société. Surtout, une grande désillusion. Jean-Pierre Le Dantec, étudiant en 68, avait parfaitement résumé le sentiment qu'elle avait en elle : « *On croyait qu'on allait refaire le monde. Et puis le monde a continué sans nous* ». Voyant la récupération politique derrière ce mouvement, parfois même marketing, et surtout le pouvoir de De Gaulle qui s'était renforcé malgré tout et ressortait vainqueur des élections présidentielles de juin 68, Édith ne s'était plus intéressée à la politique. Elle avait compris que de trop grands espoirs amènent de trop douloureuses désillusions, surtout quand il s'agit de vouloir une société plus égalitaire.

C'est à cette période qu'elle commença à prendre l'apparence du mouton noir aux yeux de sa famille. Édith

était quelqu'un d'entier, qui n'hésitait pas à dire lorsqu'elle n'était pas d'accord, sans se soucier de son âge ou du fait d'être une femme. Elle était aussi très libre, elle faisait ce qu'elle avait envie sans rendre de comptes, et elle avait depuis son jeune âge, une grande maturité, souvent plus que les adultes d'ailleurs. En Inde, on lui avait dit à plusieurs reprises que c'était une vieille âme. C'était à l'autre bout du monde qu'elle se sentait le plus comprise, acceptée et valorisée. Dans sa famille, elle était surtout le cheveu sur la soupe. Ses proches, sans le réaliser, projetaient sur elle les rêves qu'ils avaient enfouis par manque de courage, et crachaient cette amertume qui leur restait dans le dos d'Édith. Elle était ce qu'ils n'avaient jamais su être, libre.

Elle entendait souvent parler d'elle par les propos d'un tiers. Chacun de ses proches complétait son cadavre exquis, et ce qu'elle entendait à la fin était un ramassis de conneries sur elle. Elle devait se défendre de choses qu'elle n'avait pas commises ou de choix qu'elle faisait. Surtout, sa tante et sa mère essayaient de convaincre le

reste de la famille qu'elle était folle, ce qui n'avait pas été si compliqué que cela, parce qu'Édith rentrait parfois dans des colères noires d'un verre trop plein d'injustice, et à force de se voir répéter une soi-disant vérité, Édith avait réellement fini par penser qu'elle était folle. Même sa sensibilité était vue péjorativement, elle était hypersensible, autrement dit trop sensible. Dans cette société, mieux valait être comme la norme, détaché de tout sentiment, toute émotion, toute humanité — c'était comme ça qu'on y survivait le mieux, et qu'on était considéré comme une personne saine d'esprit. Son père en profitait pour alimenter la rancune qu'il avait contre son ex-femme sans pour autant s'imposer pour faire cesser ce lynchage et sa sœur, elle, avait souvent essayé de la soutenir, mais avait fini par ne plus vouloir entendre parler de ces histoires, lassée de la boucle qui se répétait encore et encore, et tenant en partie Édith pour responsable de l'alimenter.

Elle avait enduré pendant de nombreuses années ces persécutions insidieuses et invisibles au regard extérieur

mais par-dessus toute souffrance, elle avait eu la peur viscérale qu'a un enfant : celui de risquer de mourir en se coupant de ses parents. Elle se raccrochait à sa mélancolie et trouvait plus acceptable de se trouver monstrueuse que de voir la monstruosité de sa famille. Elle ne se doutait pas encore qu'elle allait passer le reste de sa vie à lécher ses plaies.

À 24 ans, quelques mois après avoir rencontré Eugène dans un train lors d'un nouveau voyage, elle avait coupé les ponts avec toute sa famille, y compris sa sœur et son père. Elle avait compris que l'amour qu'elle tentait de leur porter n'était rien d'autre que son aspiration à être aimée en retour, mais leur amour à eux était égoïste et plein de rancœur. Rompre avec la culpabilité et ôter le costume qu'on lui avait ordonné de porter avait été la plus grande libération de sa vie. Elle voulait laisser derrière les champs de bataille où elle avait pris trop de balles, où elle avait perdu toute son estime d'elle-même et trébucherait encore longtemps sur les obus de rejet et d'injustice qui parsemaient son paysage intérieur.

Eugène avait été un témoin silencieux de l'histoire d'Édith. Il ne savait pas vraiment quoi dire tant toute cette histoire lui paraissait grotesque. Il ne connaissait pas les sentiments les plus douloureux que portait sa compagne, il avait, à son instar, grandi dans une famille aimante et respectueuse. Il l'avait soutenue, à sa manière, en étant simplement présent, et par moments, réconfortant.

Elle s'était longtemps sentie vulnérable au monde de ne plus avoir de famille, mais trouvait dans sa relation amoureuse un nouveau phare auquel se raccrocher. Eugène et Édith s'étaient mariés quelques années après et avaient essayé d'agrandir leur famille maintes et maintes fois. Eugène était stérile et bien entendu aucun des deux n'était au courant. Édith en portait la responsabilité, comme elle savait si bien le faire.

C'est après la mort d'Eugène qu'elle avait réussi à transcender la culpabilité de vivre. Elle allait vers ses 60 ans, quand elle tomba sur le livre de Silvia Federici

'Caliban et la Sorcière', qui met en lumière le monde particulièrement patriarcal du capitalisme et le lien avec les sorcières brûlées au bûcher. Édith avait alors commencé une boulimie de lecture autour des sorcières, s'intéressant à ces femmes qui faisaient peur aux hommes et à la société par leurs connaissances, leurs marginalités et insoumissions.

Ces femmes-là étaient des guérisseuses et leur savoir se transmettait de femme en femme. Elles étaient des savantes libres, sans institution à qui rendre des comptes, elles étaient aussi des sages-femmes, accompagnant les naissances, tout en choisissant parfois elles-mêmes de ne pas avoir d'enfants — ce qui était problématique pour l'État religieux en place. En bref, elles étaient sauvages à l'ordre établi et c'était ça le fond du problème. Édith se retrouvait dans les descriptions et se disait que les sorcières étaient toujours d'actualité. Représentées par celles qui se soignent encore par elles-mêmes, celles qui choisissent de ne pas avoir d'enfants, et qui porteront tout le mépris des gens face à ce choix jusqu'à la fin de

leur vie. Ces femmes qui se hissent haut dans les sphères du pouvoir, quitte parfois à devenir plus masculines que les hommes eux-mêmes. Ces femmes célibataires, ces artistes, ces militantes, autant de figures de femmes qui dérangent encore souvent par leur liberté, dans un système capitaliste.

Apprendre l'histoire des sorcières et les réelles causes de leur agonie sur les bûchers avait permis à Édith de s'émanciper de cette figure du mouton noir. Elle s'était reconnectée à la sorcière en elle en transcendant ses souffrances du rejet de sa personne par sa propre famille. À l'aube de ses 60 ans, elle se sentait pour la première fois, fière d'être une femme, et puissante.



À 15 ans, Édith avait envoyé Eva dans une colonie de vacances dans le Sud-Ouest. Eva s'était opposée à l'aide de larmes et de supplications, mais Édith n'avait pas cédé, devant se rendre au chevet de sa sœur, qu'elle n'avait pas vue depuis des années, pour ses derniers jours de vie. Nicole avait eu un cancer fulgurant et Édith, qui avait maintenu ses distances avec sa famille depuis lors, n'avait pas hésité à lui rendre visite en l'apprenant : elle voulait accompagner sa sœur dans sa mort.

Eva était donc partie deux semaines dans une colonie de surf. Elle était entourée d'une vingtaine d'adolescents et était bien évidemment la plus timide du groupe.

Les journées étaient réservées à l'apprentissage laborieux de l'équilibre sur la planche. Eva se demandait quel en

était l'intérêt jusqu'au jour où elle réussit à tenir plusieurs secondes dessus. Un sentiment de victoire l'envahit, comme rarement auparavant, et plusieurs de ses camarades s'étaient exclamés en sautant pour la féliciter depuis la berge. Pour la première fois, elle réussit à se faire des amis en dehors de Mali.

Les soirs étaient plus libres ; généralement, il y avait des jeux de société ou des histoires drôles racontées par les animateurs. Un soir, Évan, un garçon de 17 ans qu'elle trouvait mignon mais moins bon qu'elle sur la planche, lui avait proposé qu'ils se voient dans le dortoir 14 pour discuter. Eva ne savait pas vraiment de quoi il voulait parler, ni pourquoi aller dans ce dortoir, mais elle l'avait rejoint discrètement après le dîner.

Il avait ouvert la porte du dortoir, qui était plongé dans l'obscurité. Elle avait hésité, regardé dans les couloirs, à droite, à gauche, pour voir s'il n'y avait pas de meilleure option. Il lui avait alors dit qu'elle serait une poule mouillée si elle ne rentrait pas dans le dortoir. Piquée

dans son ego, elle combla les quelques pas qui les séparaient.

Il ferma la porte à clé derrière elle et la pris par la main. Il la fit s'asseoir sur le lit et la déshabilla. Eva n'avait pas tout de suite compris ce qu'il se passait, mais elle perçut très vite que son corps ne répondit plus présent. Au moment où elle sentit les mains du garçon sur sa poitrine, elle s'éteignit.

Elle se souvenait de la lune qui éclairait la pièce, où chaque lit superposé était soigneusement fait, et des mouches mortes au pied du grand rideau terne. Elle se souvenait surtout de la douleur qu'elle avait ressenti alors qu'il lui ôtait sa virginité.

Et puis elle se souvenait lui avoir fait, en rejoignant son dortoir, un baiser sur la joue en lui disant bonne nuit — elle s'en voudrait encore pendant longtemps. Il était parti avec un sourire de satisfaction, elle était partie l'âme en lambeau. Depuis lors, elle ne s'était jamais plus intéressée aux garçons.

Cette connexion au corps, Eva l'avait perdu. Bien sûr, elle sentait les hautes herbes lui caresser les bras, le vent effleurer ses cuisses, l'eau froide mordre sa peau, mais elle ne se sentait pas connectée à lui. Il lui servait de véhicule, lui permettait d'observer tout ce qu'elle avait envie de voir, ou de récolter ce dont elle avait besoin, mais c'était là son seul intérêt pour lui. Elle rentrait souvent avec des entailles sur les jambes et cela lui passait au-dessus. Au fond d'elle, elle le détestait de l'avoir lâché alors qu'elle se faisait violer. C'était un traître, et il l'avait laissé être souillée. Elle ne comprenait pas qu'elle était son corps, et que parler de lui, c'était parler d'elle.

Alors pour survivre, elle avait fait comme avec la mort de ses parents, elle avait rangé son cœur agonisant dans une boîte qu'elle gardait caché au plus profond d'elle-même. Cette boîte, c'était celle qui la maintenait à la vie, elle savait que si elle l'ouvrait, elle risquait de mourir une énième fois.

Et Eva ne le savait pas encore, mais il n'y avait dans cette boîte, plus de place pour aucun autre cataclysme.



Quand Eva eut son bac, elle alla se renseigner sur les ventes de maisons. Elle savait précisément ce qu'elle recherchait : un lieu loin des activités humaines, au milieu d'une forêt qui lui appartiendrait et qu'elle pourrait donc protéger. Elle ne voulait pas revivre ce qu'elle avait vécu chez Édith, et qui l'avait profondément marquée.

Sa grand-mère habitait la dernière maison d'un petit hameau de 20 habitants. Elle y avait planté tout autour de la verveine, qui fleurissait l'été, créant un magnifique contraste de vert et de violet. Presque toute l'année, on pouvait en humer la douce effluve, et cette odeur, quand Eva la croisait, la ramenait toujours à la maison de sa grand-mère.

-Pourquoi as-tu choisi la verveine plutôt qu'une ou

d'autres plantes autour de ta maison mamie ? avait demandé un jour Eva, en voyant sa grand-mère en planter de nouvelles pour combler des trous.

-Parce que la verveine nous protège ma fille, avait-elle répondu en levant la tête vers Eva, un doux sourire au visage.

-De quoi ?

-Du mauvais œil et des malédictions. Notre monde en régurgite tant il y en a. Elle continua à creuser des trous avec ses mains pour y accueillir les plants. Eva n'avait pas tout compris à ce que lui disait Édith, mais elle se dit que la verveine était leur protection. Elle aurait voulu qu'elle pousse bien au-delà de la maison.

Au bout du jardin de sa grand-mère commençait une forêt où Eva avait pris l'habitude d'aller se promener. Il y avait de la vie en ces lieux : les oiseaux chantaient toute la journée, les amphibiens avaient leurs petites routines et les insectes zigzaguaient parmi les myrtilliers et la bruyère. Plusieurs espèces d'arbres cohabitaient en ces

lieux : des sapins, bien sûr, des chênes, des hêtres, des bouleaux, des érables et des charmes.

Une fin d'après-midi, alors qu'elle rentrait du collège, elle découvrit la forêt amputée. Une machine d'abattage mécanisée était en train de scier les arbres un à un avec une rapidité effrayante. En moins d'une minute, ils tombaient au sol comme si leurs vies n'avaient jamais eu aucune valeur. Une autre machine, tout aussi impressionnante, venait à la suite récolter le bois avec un bras articulé, réalisant des allers-retours toute la journée, emportant à chaque passage une vingtaine de cadavres. Près de 500 arbres furent ainsi démembrés à un rythme industriel.

En voyant ces machines de la mort, Eva se serait crue en guerre. Elle l'était, d'une certaine manière, contre le monde humain et cette folie de priver la nature de toute dignité pour alimenter un système de surconsommation. Mais à ce moment-là, elle était surtout totalement effarée par l'ingéniosité humaine à concevoir des

machines aussi monstrueuses. Elle ne comprenait pas comment on pouvait normaliser un système qui s'autodétruit. Du haut de ses 13 ans, elle se trouvait bien plus terre à terre que les adultes, bien plus connectée à la terre elle-même et consciente de l'effondrement en marche. Elle était effarée de voir combien il était normal, dans cette société, d'accepter l'agonie de l'écosystème, et d'y participer activement. Et pourtant, la société dans laquelle elle vivait s'était « développée » via une soi-disant bien-pensance, pour cacher l'égoïsme par individualisme et l'égotisme des dirigeants, assoiffés de pouvoir pour donner un peu de contenance à leur vie, par peur de l'impuissance et de la vulnérabilité. Deux jours plus tard, lorsqu'ils repartirent, ils laissèrent derrière eux un paysage désolé, où la plupart des arbres avaient été coupés, laissant place à un cimetière, où même le sol ressemblait à des boyaux. Au fond d'elle, Eva s'en voulait terriblement de ne pas avoir planté de la verveine partout pour protéger le lieu.

Quand elle repassait dans la forêt, elle était silencieuse. Elle y ressentait la souffrance et la tristesse, et là où le vert étincelait quelques mois auparavant, tout prenait une teinte terne. Elle s'excusait auprès des troncs pour ce que les gens de son espèce commettaient, et répandit à de nombreuses reprises des graines de plantes que sa grand-mère avait achetées pour se consoler, elle aussi.

Eva aurait pu faire le choix de déborder du cadre, d'exprimer sa rage, sa colère face à l'injustice ; en militant, en faisant valoir ses droits d'humains de vivre sur cette terre avec une réelle cohabitation et une considération du vivant.

Mais la jeune fille préférait simplement s'éloigner de ce monde-là, s'en couper pour espérer tenir debout encore quelques années, tant qu'il y avait sa forêt, face à la désolation du monde. C'était sa manière à elle de militer pour la vie.

Elle faisait partie de ces gens qui ne tiennent pas à tout prix à vivre, et, avant d'acheter son terrain qui lui donnait

une raison, un peu plus valable pour elle, de rester en vie, elle s'était souvent posé la question de s'évader de terre, de laisser son enveloppe corporelle, qui lui avait déjà causé tant de souffrances, pour rejoindre l'infini, pour rejoindre les étoiles.

Dans toutes ses pensées, parfois très sombres, qui lui dévoraient le cœur et lui paraissaient quelques fois insurmontables, il y avait Édith. Elle ne voulait pas laisser sa grand-mère toute seule, elle ne voulait surtout pas lui laisser pour seule compagnie, sa propre peine.



Quand Édith et elle passèrent devant un panneau indiquant une maison entourée de forêt à vendre, elle sut que c'était là. Il y a parfois dans la vie des évidences que l'on ne s'explique pas, et celle-ci avait été l'une des principales de la vie d'Eva — tout comme rencontrer sa grand-mère, qui allait l'accueillir, lui donner une seconde chance dans la vie, et surtout, la comprendre bien plus que sa propre mère ne l'aurait jamais comprise. Le jour même, elle se présenta en tant qu'acheteuse sans avoir visité le petit chalet. L'agent immobilier lui indiqua qu'il était à vendre depuis près de trois ans. Quelques visiteurs s'étaient finalement désistés en voyant le chemin de près d'un kilomètre menant à la cabane, sans eau courante ni électricité, de petite taille et surtout, la forêt gigantesque à entretenir. Quant à Eva, c'étaient précisément ces critères qu'elle désirait, sans le côté « entretien » de la

forêt, bien sûr. Le lieu appartenait autrefois à l'ONF, et un garde forestier y avait passé plus de trente ans de sa vie. Il semblait être comme Eva, puisqu'elle sentait un profond respect du lieu, avec seulement l'essentiel pour y vivre.

Édith l'aida à déménager le peu d'affaires qu'elle avait et lui offrit une nouvelle palette d'aquarelle pour compléter celle qu'elle avait déjà bien entamée. Les deux femmes mirent un moment avant de se quitter, laissant leur étreinte exprimer tout l'amour et la reconnaissance qu'elles s'apportaient mutuellement. Elles avaient passé neuf ans de leurs vies ensemble, à partager un quotidien, et désormais Eva partait vers son destin.

Édith revint la voir toutes les semaines après son installation. Puis, sentant que c'était plus elle qui avait besoin de voir Eva que l'inverse, elle décida qu'elle viendrait une à deux fois par mois. Réussir à croiser la jeune fille n'était pas chose aisée. Eva passait son temps à l'extérieur. Les premières semaines, elle parcourait la

forêt de long en large, en tentant de trouver ses marques dans ce vaste lieu, et les repères lui signalant la délimitation de son terrain. Elle pouvait la constater à certains endroits par les plantations d'épicéas. D'un coup, la forêt devenait sombre. Les arbres, alignés comme à l'armée, ne laissaient passer aucun rayon de soleil, comme pour accentuer le sinistre en ces lieux. À d'autres moments, elle voyait la route passer, ou même des pâturages avec des vaches durant les beaux jours. Pour le reste, elle avait décidé elle-même ce qui lui appartenait ou non.

Son terrain s'étendait sur près de 10 km à la ronde. La cabane était relativement proche de la délimitation puisque le chemin pour la rejoindre n'était qu'à quelques centaines de mètres de la route. Eva y avait planté de la verveine à côté des myrtilliers qui y poussaient déjà naturellement. Au-delà s'étendait une forêt mousseuse. Elle avait dénombré près de 15 espèces différentes. La plus répandue était bien sûr l'hypne cyprès, la mousse

aux feuilles en forme de faux. La sphaigne était l'une de ses préférées, puisqu'elle changeait de couleur en automne. Le polytric élégant lui paraissait être une mini forêt à elle seule, et Eva aimait s'imaginer toute la vie qui s'y jouait à l'intérieur, dans l'infiniment petit. Le lichen lui rappelait les coraux de la mer, et elle trouvait ça poétique dans cet environnement. Elle aimait aussi regarder la fontinale dans la rivière, avec ses longues branches bouger au rythme de l'eau, et surtout l'*Antitrichia curtipendula*, aussi appelée depuis la traduction anglophone, la mousse à ailes pendantes, qui recouvraient les arbres sur toute une partie de son terrain et se laissaient suspendre aux branches. Elles se répandaient partout, à tel point que certaines zones étaient entièrement parées de leurs couleurs et les arbres en étaient habillés de la tête aux pieds. Eva, dans cet environnement, avait l'impression d'être parmi les dryades, et parfois, elle s'en sentait une aussi. C'était dans ces lieux qu'elle aimait le plus marcher pieds nus. Elle aimait sentir la densité de la mousse l'accueillir avec

douceur et elle aimait sentir les textures propres à chacune.

Son terrain, bien qu'en montagne, avait somme toute assez peu de relief. Un plateau, situé une trentaine de mètres plus haut, était le point culminant. Et c'était là son endroit favori. Pour rejoindre les hauteurs, elle passait dans une forêt où poussait à foison des fougères au milieu des ronces. Au printemps et à l'été, c'était très beau à voir.

Au sommet, une clairière s'ouvrait, recouverte de canche flexueuse — un foin en fleur de juin à août — habillant le sol d'un joli vert mêlé de mauve discret. En séchant, à l'automne, le champ devenait or.

Au centre trônait le « vieux sage », ce chêne qu'elle aimait presque autant qu'Édith. Il faisait partie de sa famille, et une part d'elle y était enterrée pour toujours — le vieux sage veillait dessus. Assise contre son tronc, elle avait l'impression de ressentir son énergie. Parfois, elle venait se consoler auprès de lui lors des journées pluvieuses.

Elle aimait le réconfort de sa vieillesse. Son tronc était si large qu'il aurait fallu au moins quatre Eva, bras tendus, pour en faire le tour.

Auprès de lui, elle se sentait protégée. Il était son phare, son repère. Elle avait remarqué qu'il l'était aussi pour d'autres. Des mésanges avaient fait leur nid dans un creux de l'arbre ; une famille de musaraignes se faufilait entre les racines pour y dévorer les cloportes ; des écureuils sautaient de branche en branche, parfois surpris par Eva, alors qu'ils étaient en train de cacher leur butin sous terre. Les akènes oubliés tentaient chaque année de pousser, mais étaient vite rattrapés par leur condition de végétaux, avidement broutés par les biches, qui aimaient elles aussi venir au pied de l'arbre. C'était au début de l'automne qu'Eva entendait ici, chaque année, le brame du cerf. Elle restait alors près de la cabane, pour ne pas déranger les cervidés en pleine parade.

Il y avait aussi la rivière, qui traversait son terrain du nord au sud, le coupant en deux parts inégales. Elle se trouvait à moins de cinq minutes à pied de la cabane. À certains endroits, elle était particulièrement dégagée, parsemée de pierres rondes. Ailleurs, elle gagnait en profondeur avec des creux, et certaines années, il lui arrivait de ne plus parvenir à relier ses deux rives. L'eau y était translucide, laissant voir mousses et algues danser sous la surface. Eva aimait s'y baigner. Elle choisissait généralement l'un des creux où l'eau lui arrivait au niveau du bassin. Elle adorait sentir les algues et les poissons lui chatouiller les pieds, et se laisser flotter de longues heures.

Elle aimait voir passer les saisons ici. Elle avait l'impression de changer de paysage plusieurs fois par an. Et elle modifiait elle aussi sa façon de vivre, son énergie et ses rituels selon les saisons. Eva les traversaient pleinement.

Au printemps, elle était comme une enfant, avide de tout observer. Elle passait d'une fleur à l'autre, récoltait ici et là de la chondrille qu'elle mangeait en salade, avec parfois du pissenlit, accompagnée d'ail des ours et de fleurs de pensées violettes et jaunes.

Elle adorait voir les animaux se préparer à accueillir leurs petits : les oiseaux, organisant minutieusement leurs nids en choisissant une à une les branches qui le composerait ; les lièvres, nettoyant leurs terriers pour accueillir les futurs lapereaux ; ou encore les écureuils, s'engraissant pour subvenir aux besoins de leur future progéniture. Au printemps, elle se sentait particulièrement vivante.

L'été était la saison la plus difficile pour elle. Chaque année semblait pire que la précédente. Il faisait toujours plus chaud : les feuilles des arbres se rétractaient, les fleurs et les animaux souffraient de la soif, les insectes tombaient.

La rivière se tarissait de plus en plus tôt, parfois même avant la fin de l'été. Eva craignait bientôt de manquer d'eau, elle aussi. D'autres étés, au contraire, étaient terriblement pluvieux, empêchant la photosynthèse et privant ainsi les arbres de leur nourriture, les plantes mourraient, gorgées de trop d'eau et certains insectes se retrouvaient simplement noyés.

Elle se sentait particulièrement vulnérable à cette période, et ne voyait plus dans la nature un soutien, mais plutôt une immense fragilité, qu'elle sentait vaciller un peu plus chaque année.

Quand l'automne arrivait, c'était généralement un soulagement, apportant avec lui ses nombreuses pluies. Tous refaisaient le plein de leurs réserves d'eau. Eva partait à la cueillette aux champignons : elle en faisait sécher certains, en mangeait d'autres en salade ou en poêlée, accompagnés de beignets de consoude. Ce qu'elle aimait le plus, c'était voir les feuilles orangées tapisser certains coins de la forêt, et le soleil doux se

frayer un chemin entre les arbres pour la réchauffer. Rien que cela la remplissait d'une joie incommensurable.

Puis, quand l'hiver s'installait, elle sortait moins, mais se reposait davantage au coin du feu. La chaleur des flammes la réconfortait de sa solitude, qui à cette période de l'année, lui semblait pesante. Elle avait l'impression d'hiberner, elle aussi. Il lui arrivait de marcher, mais elle s'arrêtait lorsque la neige lui arrivait aux genoux et que l'effort devenait trop grand. Elle adorait écouter le silence, le bruit de ses pas sur la neige fraîche et observer la majesté des flocons, dont les formes si harmonieuses la laissaient toujours stupéfaite.

Chaque année, Eva évoluait au rythme des saisons, et chaque année, elle s'ensauvageait un peu plus.



Depuis qu'elle habitait ici, elle avait surpris à quelques reprises des personnes se baladant sur son terrain. En particulier à l'automne, durant la saison de la cueillette aux champignons. Des gens s'arrêtaient sur le bord de la route et s'enfonçaient dans sa forêt, sans se rendre compte qu'elle appartenait à quelqu'un. D'ailleurs, Eva avait du mal avec cette notion. Elle se considérait davantage comme la protectrice de ce lieu contre l'avidité humaine, mais rien de la nature ne lui appartenait. Elle était encore plus libre qu'elle.

Un jour, elle avait surpris trois chasseurs. Elle les avait observés en silence, en train de pister un cerf, et elle s'était cachée derrière les arbres, se déplaçant sans bruit. Ils ne savaient pas qu'ils étaient traqués, par une jeune

filles à la chevelure rousse. Ils n'avaient pas réussi à mettre la main sur leur trophée et étaient repartis bredouilles quelques heures plus tard.

Eva avait alors déplacé un des panneaux d'interdiction d'entrer, qu'elle avait installé à l'entrée principale pour le mettre à l'endroit où les chasseurs s'étaient arrêtés. Et cela sembla fonctionner : elle ne les revit plus. En revanche, elle les entendait tirer tous les dimanches, à partir de septembre. Un jour, elle avait retrouvé un sanglier blessé à mort, touché par une balle, et qui s'était réfugié dans sa forêt. Il s'était effondré à quelques mètres d'elle, à l'agonie. Elle avait pris son opinel et lui avait enfoncé dans le cœur sans hésitation, pour le libérer de sa souffrance. Eva en avait l'âme brisée. Elle lui avait retiré la balle et lui avait demandé pardon.

Bien qu'elle ne mît pas de mots là-dessus, elle était végétalienne. Elle ne mangeait rien de ce qui était issu des animaux, et ce, depuis qu'elle avait commencé à vivre avec Édith. Pour sa grand-mère, manger de la viande

n'était pas essentielle à sa survie, elle pouvait donc épargner la mort et le faisait avec toute sa bonne conscience. Elle disait aussi que ce que les animaux créaient, comme le lait par exemple ou le miel, était pour eux, pour la survie de leur communauté, ou de leur petit. Les humains les volaient, et faisaient bien pire, pour prendre ce qui ne leur appartenait pas et surtout, qui n'était pas essentiel à leur survie. Édith était un bon exemple de survie avec essentiellement, la cueillette et le potager. Et cela avait soulagé Eva. Petite, elle se souvenait avoir refusé de manger de l'agneau en disant à ses parents qu'ils mangeaient un bébé de quelques semaines. Elle avait été forcée de finir son assiette pour sortir de table.

Les chasseurs eux, n'étaient jamais venus chercher le sanglier, et la nature avait fini par l'engloutir.

Le plus cruel pour elle, c'était la chasse à courre. Elle en entendait parfois la résonance lointaine : les chiens hurlaient sans cesse, marquant le début et la fin de la traque. Elle ne comprenait pas qu'on puisse prendre

plaisir à poursuivre un animal apeuré, le pousser à l'épuisement pour mieux l'abattre. Une fois de plus, elle voyait la dignité de la nature bafouée : les hommes, avec des prénoms composés et vieillots, sur leurs hauts chevaux, sans jamais mettre pied à terre, vêtus comme à l'époque des rois ; des chiens affamés pour les rendre plus féroces ; et ces animaux que l'on attendait de voir à genoux pour leur retirer la vie.

Tant de choses l'écoëuraient dans ce monde. Il y avait pourtant tellement de poésie à vivre quotidiennement au côté de la nature, pour qui prenait le temps d'observer.

Eva cherchait toujours à comprendre ce que l'homme avait gagné en voulant dominer la nature — si ce n'était pour masquer sa vulnérabilité et sa dépendance totale à elle. Une dépendance qui, désormais, revenait le rattraper à grands pas.

Elle se sentait parfois infiniment triste de savoir que des espèces disparaissaient du globe terrestre à raison

d'environ soixante-dix par jour. Toutes ces évolutions remarquables s'éteignaient à jamais, souvent parce que le changement était trop rapide pour qu'elles puissent s'y adapter.

Elle avait eu la chance de croiser au cours de sa vie dans les bois, des espèces menacées, qu'il était très rare de voir, comme la majestueuse rosalie des Alpes, avec ses antennes plus longues que son corps et sa teinte bleutée et grise. Elle avait observé des abeilles charpentières creuser le bois pour y faire leur nid, le lucane cerf-volant, ce grand coléoptère aux mandibules impressionnantes., ou encore le Sphinx tête de mort, qu'Eva avait un jour vu imiter le son des abeilles pour s'introduire dans une ruche et y voler du miel.

Elle ne se lassait jamais d'observer l'ingéniosité du vivant et sa beauté brute.



Au milieu du printemps de ses 23 ans, comme chaque jour de beau temps, Eva alla rejoindre la rivière. À quelques minutes de marche de sa cabane, après avoir traversé la forêt tapissée de mousse, elle atteignit la berge à pied. Selon les saisons, l'eau était plus ou moins abondante. À la sortie de l'hiver, elle se déversait en grande quantité, parfois même en torrent. A la fin du printemps, elle naviguait calmement — se la coulait douce. A l'été, elle luttait pour conserver la moindre goutte qui lui permettait d'être continue, et à l'automne, elle soufflait, éreintée par les mois trop chauds, et heureuse d'accueillir à nouveau le flux de la vie en elle.

Eva choisissait toujours le même endroit, un petit coin plus profond que le reste, où elle pouvait se baigner sans

risquer de se faire emporter. Même si, parfois, elle avait envie de succomber à l'appel du courant, de se laisser porter jusqu'à s'y perdre.

De temps à autre, elle venait avec quelques robes et culottes. Elle faisait sa propre lessive avec du lierre terrestre, qu'elle faisait infuser toute une nuit, puis avec lequel elle faisait tremper ses vêtements, avant de les suspendre aux branches. À certains endroits, on aurait cru voir des fantômes tanguer doucement dans le vent. Elle aimait les imaginer : ils étaient comme elle — et en plus, ils avaient les mêmes goûts vestimentaires.

Eva avait une dizaine de robes différentes. Elles étaient trouées à certains endroits, rapiécées à d'autres. Peu lui importait : ses seuls visiteurs étaient Édith, et les renards.

Elle possédait des collants chauds pour l'hiver, qu'Édith lui offrait chaque année, parfois accompagnés d'une jolie robe à fleurs. Le lien entre Eva et sa grand-mère était particulier. Elles échangeaient peu, mais leurs paroles allaient toujours à l'essentiel.

- Il n'y avait quasiment pas d'arnica sur les hauteurs du Markstein cette année. Les températures sont trop variables, elles ont dû migrer vers d'autres sommets. Je t'en ramènerai si j'en trouve.

Ces simples phrases ramenaient Eva à la réalité : son monde changeait à une vitesse folle. Elle avait vu les nids d'abeilles disparaître un à un autour de sa cabane, incapables de survivre aux hivers ou étouffés par les étés. Elle avait vu la rivière s'assécher, le sol commençait à craqueler par endroits, les arbres ne parvenant plus à suivre les saisons, gardant trop longtemps leurs feuilles et le payant parfois de leur vie avec leur prise aux vents violents. Elle avait vu l'hiver s'adoucir, le printemps se transformer en été en quelques semaines, des oiseaux tomber du ciel, terrassés par la chaleur.

Elle ressentait le bouleversement, tout autour d'elle, et en elle.

Elle était liée à la nature, elle vibrait à son rythme, accordait son humeur à celui des nuages ou du vent. Elle

connaissait par cœur les dizaines de kilomètres autour de sa cabane, elle pouvait percevoir la naissance d'une nouvelle pousse, un nouveau terrier ou de nouvelles empreintes sur le sol.

Et elle percevait aussi le chaos qui s'installait peu à peu autour d'elle.

II

Isaac était botaniste. Il venait des Alpes et s'était installé dans les Vosges pour son doctorat sur les orchidées dans ces zones tempérées, des plaines jusqu'aux chaumes, et il était resté sur ces terres, prenant attache à la montagne. Il la décrivait comme douce, maternante avec ses courbes arrondies, mais parfois aussi mystérieuse, comme lorsqu'il prenait un café le matin en regardant la brume dévaler la vallée et l'engloutir derrière son voile blanc.

Sans vraiment se l'expliquer, il se sentait chez lui ici, en lien avec les lieux. Isaac avait 33 ans, il était grand, les cheveux bruns retombant en arrière lorsqu'il passait sa

main dedans. Il avait une petite barbe de trois jours, les yeux noisette et soulignés par ses cils, lui donnant un regard doux. On ne se retournait pas forcément derrière lui mais aussi antinomique soit-il, on pouvait aisément garder son visage en mémoire. Il se savait beau garçon et en avait profité durant sa jeunesse. Passé la trentaine, il avait tout remis en question et s'était rendu compte qu'à vouloir la liberté à tout prix, il n'avait rien construit. La seule stabilité qu'il avait, c'était son CDI au CNRS. En dehors de cela, il avait une location dans un petit village des Vosges, il était célibataire régulier, n'avait pas d'enfants ni de chats. Et parfois, cette solitude lui pesait.

Quitter ses montagnes d'origines avait été un déchirement d'une part et un soulagement de l'autre. Elles avaient été pendant si longtemps ses repères. Il connaissait chaque sommet et se repérait dans la majorité des lieux. Il connaissait beaucoup de gens là-bas, et y avait encore son père et ses amis d'enfance. Et c'était pour ces mêmes raisons qu'il avait décidé de

quitter ces montagnes pour rejoindre les Vosges. Il avait envie de changement, de découvrir d'autres lieux que ceux maintes fois visités, d'autres personnalités que ceux côtoyés, et bien sûr, d'autres espèces d'orchidées. Mais en près de 6 ans ici, il ne parvint pas à se faire sa place, il se sentait comme un étranger, parfois, on le surnommait encore le *Crozet*, et ce qui le faisait rire au début, l'agaçait aujourd'hui. Pourtant il aimait ces montagnes, il s'y sentait bien, comme chez lui. Il se sentait accueilli par elles et c'était au final ce qui le faisait rester.

Hormis cela, il aimait être seul lorsqu'il partait en repérage pour répertorier des espèces d'orchidées. Il était alors tellement dans sa bulle, tellement passionné, que le temps filait à grande vitesse. C'était ce qu'il aimait le plus dans son métier : être seul à l'extérieur, à explorer des lieux pour y trouver de nouvelles zones d'habitat de ces plantes. Il avait quadrillé une bonne partie des Vosges du Sud ces dernières années et remontait peu à peu plus au nord. Il était l'un des rares chanceux en France à être affecté à une famille de plante et à un lieu spécifique.

Après avoir répertorié une trentaine d'espèces différentes, il les suivait de près pour observer leur adaptation face au dérèglement climatique. Les orchidées étaient en soi un bon indicateur de la santé des écosystèmes, étant très sensibles aux changements de leur environnement, notamment en termes de qualité du sol, d'humidité et de pollution.

Isaac trouvait les orchidées fascinantes, notamment pour les relations qu'elles entretenaient avec les pollinisateurs. Certaines espèces avaient développé des stratégies très complexes pour se faire polliniser par un insecte spécifique, comme l'*Ophrys*, qui imite l'apparence et l'odeur d'insectes femelles afin d'attirer les mâles, lesquels tentent de s'accoupler avec la fleur et assurent ainsi sa pollinisation.

D'autres optaient pour une stratégie de piégeage temporaire, comme la *Platanthère*, très présente sur le massif, qui attire les pollinisateurs par son parfum, les incitant à chercher le nectar au fond de l'épéron. Le

chemin étroit de celui-ci permet à la fleur de déposer ses pollinies le long du petit corps de l'insecte. Une autre stratégie remarquable consiste, pour certaines populations, à sécréter des substances légèrement narcotiques, qui alourdissent temporairement les insectes et les retiennent plus longtemps dans la fleur, augmentant ainsi les chances de pollinisation. Certaines orchidées, plus rares encore, sont autogames, et parviennent même à se reproduire sans l'aide d'un pollinisateur.

Isaac s'intéressait également au réseau d'interdépendance développé entre les orchidées et les champignons mycorhiziens souterrains, indispensables à leur germination, avec lesquels elles échangent des nutriments. Selon lui, ces interactions permettaient de mieux comprendre les relations entre plantes, pollinisateurs et champignons.

Enfin, étant l'une des familles de plantes les plus

diversifiées au monde avec plus de 25 000 espèces, les orchidées coexistent avec de nombreuses espèces rares, et leur protection permet souvent de préserver tout un écosystème.

Voilà en gros ce qui amenait Isaac à s'intéresser depuis de nombreuses années à cette espèce-là et à en faire son métier. Enfin, c'est ce qu'il racontait aux gens quand on le lui demandait. Il disait s'être pris de passion pour ces fleurs quand, enfant, il en avait découvert une dans son jardin, où seules des pâquerettes poussaient.

Mais en réalité, c'étaient les fleurs préférées de sa mère. Elle en avait une trentaine en pot chez elle, qu'elle faisait vivre pendant plus de 20 ans tant elle en prenait soin. Et même au dernier stade de son cancer généralisé, qui s'était déclaré quand Isaac avait 14 ans, elle n'autorisait personne à leur donner de l'eau, sentant qu'elle était la seule à vraiment les comprendre. Isaac la voyait encore, quelques jours avant sa mort, réunir toutes ses forces pour aller donner de l'eau aux orchidées. Après son

décès, les orchidées moururent une à une, par trop d'arrosage, ou pas assez. Le jeune garçon avait l'impression de voir mourir une deuxième fois sa mère, et son père perdait la tête à mesure que les orchidées fanaient.

Il ne se l'avouait pas, mais s'intéresser à ces espèces, c'était se connecter à sa mère. Au fond de lui, il savait qu'elle serait heureuse de le savoir botaniste et de le voir lutter, à sa manière, pour la préservation de ces plantes.



Ce qui faisait qu'Isaac n'avait jamais vraiment réussi à construire une vie de couple était sa manie à mettre les femmes pour qui il s'était épris de passion, sur un piédestal. Il avait besoin d'idolâtrer pour aimer, comme si la personne, imparfaite par nature, avec des cicatrices et des défauts, le rebutait. Ses relations commençaient toujours par le même schéma, d'une intensité quasi-romanesque — c'est la femme de sa vie, il en est sûr. Mais dès que la relation commençait à s'inscrire dans un quotidien, dès que certains défauts commençaient vraiment à lui sauter aux yeux, alors qu'ils avaient toujours été présents, Isaac voyait ses projections s'effondrer. Il partait, ou plutôt, prenait la fuite, souvent lâchement et en plus avec cette phrase, « *ce n'est pas toi, c'est moi* », alors qu'il était incapable de se remettre en

question, de comprendre le mécanisme rouillé depuis longtemps qu'il avait mis en place pour se protéger.

Il avait besoin de glorifier ses compagnes, de la même manière qu'il avait construit une grande partie de sa vie autour de mythes sur sa mère pour combler les vides qu'elle avait laissés. Il ne pouvait pas l'admettre mais il avait une peur profonde de la relation, qu'il voyait comme dangereuse et profondément insécurisante. Tant que l'autre était parfait, la relation était sûre, mais dès que l'autre devenait réel, entier, ses insécurités prenaient toute la place.

Le traumatisme laissé par le départ de sa mère avait fait un tri dans la mémoire d'Isaac. Il n'avait gardé que les bons souvenirs et s'en était même créé de nouveaux sans s'en rendre compte. Comment aurait-il pu survivre autrement sans mère et avec un père qui rejoignait la folie, qu'en tentant de prolonger un peu un souvenir d'amour maternel qui alimentait son cœur d'enfant ? Dans ses relations, ce n'était donc pas l'Isaac adulte qui

parlait, mais l'Isaac de 14 ans, ankylosé dans un corps ayant grandi sans lui.

Au fond de lui, Isaac avait rejeté la peur de se confronter à ses propres noirceurs, de les accepter comme ce qu'elles étaient, les sentinelles de ses profondes blessures.



Un matin, alors qu'il était sur le terrain pour répertorier les espèces présentes, il s'arrêta devant un lieu qu'il avait déjà traversé plusieurs fois en voiture. Il savait qu'il y avait là une zone d'une dizaine de kilomètres inexplorée par les biologistes. Il s'était renseigné et avait appris que le lieu appartenait autrefois à l'ONF, mais avait été vendu il y a six ans à un particulier. Ses collègues n'y avaient jamais mis les pieds auparavant, c'était donc une zone vierge de toute découverte, et en bon explorateur qu'il était, il rêvait aussi secrètement de découvrir une nouvelle espèce totalement inédite. Au début du chemin, il y avait plusieurs panneaux signalant la propriété privée et la défense d'entrer, marqués en rouge et blanc. Une personne censée aurait rebroussé chemin, de peur de se

causer des ennuis, et il avait hésité à faire de même, mais il se sentait attiré par cet inconnu, comme si on l'y poussait, et il se disait qu'il avait la bonne excuse des orchidées pour le sauver du pétrin en cas de problème.

Il avança dans ce chemin, ne sachant pas s'il allait tomber sur un bûcheron qui le poursuivrait avec sa hache à la main, ou sur la maison de Hansel et Gretel, il se demandait d'ailleurs ce qui était le pire. Sa seule certitude à cet instant, c'est qu'il n'avait aucune envie de partir sans avoir vu où menait ce sentier.

Après une dizaine de minutes de marche, il aperçut une petite cabane entourée de sapins et de mousses. S'il devait décrire de manière chromatique ce qui se jouait devant ses yeux, il aurait parlé de la multitude de nuances de vert et de brun. Il se dit qu'un bûcheron ne vivait sûrement pas là, on aurait dit plutôt une maison de fées.

Il frappa à la porte pour se présenter, sans réponse. Il se décida alors à explorer les environs. Mis à part la cabane,

le sentier pour y accéder et les panneaux d'interdiction, rien ne laissait entrevoir la vie d'un humain sur place. C'était comme si la personne qui vivait ici cherchait à se fondre le mieux possible dans le décor.

Il s'avança instinctivement vers le bruit de l'eau qu'il entendait. On était au mois de mai, il commençait à faire chaud et, sous sa chemise en lin, il sentait perler la sueur. Il aimait se baigner dans des endroits isolés, il se sentait revigoré par les rivières et apaisé par les lacs. Il aimait surtout découvrir le biotope sous ses pieds quand l'eau était suffisamment claire.

À mesure qu'il approchait de la rivière, il voyait des robes suspendues aux branches. Il ne savait pas si c'était un signal de danger, comme les épouvantails pour les oiseaux, ou une douce mélodie qui flottait d'arbre en arbre. Ce qui le rassurait, c'était qu'un bûcheron ne ferait pas ça. Ou peut-être que si, mais il chassa aussitôt l'idée malaisante de son esprit.

C'est alors qu'il l'aperçut de dos. Une chevelure rousse où s'entremêlaient des feuilles mortes et morceaux de bois, une robe blanche un peu délavée à fleurs jaunes et des mains affairées à frotter un tissu. Il resta figé, sachant qu'il n'avait pas le droit d'être là, et qu'il allait effrayer la fille en la surprenant en train de l'observer. Il ne voyait pas son visage, mais suivait méticuleusement ses gestes. Ils étaient vifs et secs, avertis de la tâche. Elle trempa le tissu dans l'eau pour lui ôter le peu de mousse dessus et l'essora.

En voulant reculer pour ne pas l'effrayer par la proximité des quelques mètres qui les séparaient, une branche craqua sous ses semelles. La fille tourna la tête vers lui aussi rapidement que la flèche tirée d'un arc et resta stupéfaite.

Elle avait un beau visage, la peau claire, quelques taches de rousseur sur le nez, de jolis yeux couleur miel et des lèvres charnues. Le corps mince, un peu frêle, elle dégageait pourtant une force magnétique. Elle avait des griffures sur les avant-bras et sur les jambes, et le tissu

qu'elle tenait au bout de ses mains gouttait à ses pieds nus. Il n'avait jamais vu de créature aussi fascinante.

Il tenta de s'expliquer, mais balbutia :

— Je... je... je suis désolé.

Il tourna les talons et marcha rapidement en direction du sentier.

Eva resta figée plusieurs secondes avant de ne plus percevoir l'homme dans son champ de vision. Elle laissa tomber la robe et courut rejoindre sa cabane, où elle s'enferma à double tour. Elle ressentit la peur traverser tout son corps. Soudain, elle se sentait vulnérable face au monde. Elle avait déjà ressenti cet état-là quand elle avait été avec ces deux garçons, à leur merci, mais ici, dans sa forêt, c'était la première fois qu'elle se sentait en insécurité. Avec les chasseurs, quand ils étaient sur son terrain, c'était elle qui les traquait ; là, elle n'avait pas entendu la venue de cet homme, qui l'observait sûrement depuis un moment avec de mauvaises intentions en tête. Elle tenta de se calmer et regarda à sa fenêtre aussi

discrètement qu'un animal pris en étau. Il était parti.

Elle resta sur ses gardes les jours suivants, se retournant régulièrement pour vérifier que personne ne la suivait, puis reprit normalement le cours de sa vie, tout en veillant chaque soir à verrouiller sa porte, ce qui était une première en six ans de vie ici.



Depuis qu'il l'avait rencontrée, Isaac la retrouvait dans la plupart de ses pensées. Il lui était même arrivé de rêver d'elle. Pourtant, elle paraissait bien plus jeune que lui, et particulièrement sauvage. En réalité, c'était cet aspect-là qui le fascinait.

Il avait peur d'être comme ces hommes qui voient, dans les femmes libres, instinctives et indomptées par les normes sociales, l'érotisation du mystère et le désir, parfois même le défi, d'arriver à les posséder, voire de les changer, sous prétexte de leur "montrer la vraie vie" — endossant parfois ce rôle de père pour se donner plus de contenance.

Isaac ne savait pas vraiment où il se situait là-dedans. Il voulait en apprendre plus sur elle, tout autant qu'il

voulait simplement l'observer dans son quotidien. Tout en elle l'intriguait. Elle semblait sortie tout droit d'un livre.

Il s'était décidé à revenir une dizaine de jours plus tard. Il n'avait aucune idée de comment l'aborder sans l'effrayer. Il avait imaginé tout un tas de scénarios, tous menant à un échec. Faute de meilleure idée, il décida tout de même d'y retourner, dans l'espoir que sa tête cesserait de le tourmenter si la jeune fille le rejetait tout simplement. Silencieusement, il avança sur le chemin.

La cabane était vide. Les arbres, sans esprits volants, et les oiseaux, silencieux. En s'approchant de la rivière, il la découvrit, de dos une fois encore, en train de dessiner. Face à elle, un geai semblait prendre la pose sur une souche. Isaac resta là, quelques secondes suspendues, à observer cette scène surréaliste.

Un moustique le piqua dans la nuque ; il fit un geste brusque que l'oiseau remarqua, s'envolant aussitôt à travers la forêt. La fille tourna la tête vers lui, le regard

noir. Elle ne semblait pas surprise de sa présence — elle l'avait senti dans son dos avant même le geai. Isaac fit un pas vers elle. Elle se leva d'un bond, cette fois prête à se défendre plus qu'à fuir.

Il leva les mains en signe de paix — un geste un peu absurde dans le contexte. Puis, il glissa sa main dans la sacoche en cuir pendue à son épaule. Il en sortit un petit carnet de dessins et le lui tendit. Comme elle était trop loin pour le récupérer, il le lança à ses pieds.

Une page se détacha. Aux crayons de couleurs, Eva reconnut une orchidée. C'était une *Dactylorhiza fuchsii*. Elle n'en connaissait pas le nom scientifique ; pour elle, c'était une "langues de dragons".

Elle ramassa le carnet et tourna les pages une à une. Elle y découvrit une multitude de variétés d'orchidées. Certaines lui étaient familières, d'autres non. Sous chaque dessin figuraient le nom scientifique, la date, et l'emplacement précis avec coordonnées GPS. Une trentaine de pages étaient ainsi remplies ; il n'en

restait plus qu'une dizaine avant que le carnet ne soit plein.

C'était la première fois qu'Eva voyait les dessins d'une autre personne — et qui plus est, d'un homme. Pour elle, dessiner était une chose intime. Elle inscrivait sur le papier les moments vécus avec les animaux, les insectes, les esprits de la nature, les lieux chers à son cœur, et la magie que lui offrait souvent la vie. C'était son regard à elle sur le monde. Elle n'avait jamais pensé à le partager. Édith avait déjà vu certains de ses dessins, notamment ceux accrochés aux murs de sa cabane, mais elle n'avait jamais osé lui en demander d'autres. Édith était comme ça, elle ne demandait rien à Eva, lui laissant toute la liberté de montrer ou dire ce qu'elle voulait.

Le carnet toujours entre ses mains, Eva releva son visage vers l'homme.

D'un coup, il ne lui parut plus aussi menaçant. Elle lut dans son regard de la douceur, de la curiosité pour le

monde, de l'amour pour la nature, et une certaine confusion.

Elle ramassa la feuille de dessin à ses pieds et s'approcha. Elle la lui tendit. Isaac avait du mal à détacher ses yeux des siens. Il aurait pu dire qu'il y voyait les abysses — aussi profonds qu'envoûtants. Il avait envie d'y plonger, d'en découvrir les mystères. Son regard avait quelque chose d'animal, peut-être dans la façon méfiante qu'elle avait de l'observer. Il n'aurait su dire avec des mots tout ce qu'il ressentait à cet instant. Il se sentait simplement subjugué.

Il baissa les yeux vers la feuille qu'elle lui tendait : à l'aquarelle, un magnifique geai des chênes. Ce n'était pas exactement les couleurs de l'oiseau. Le bleu de ses plumes était remplacé par du violet, et le brun orangé par un brun plus sombre.

Lorsqu'il releva la tête, elle l'observait avec une attention silencieuse, presque scientifique, comme si elle tentait de comprendre l'étrange créature devant elle.

Il se demanda si elle avait déjà vu d'autres hommes. Ou, du moins, depuis combien de temps elle n'en avait pas croisé.

Il lui fit un signe de tête en guise de remerciement, lui rendit son dessin, récupéra son carnet, et rebroussa chemin — sentant toujours son regard sur lui.

Une fois dans sa voiture, il resta là, pensif, une dizaine de minutes, incapable de faire le tri entre son cœur et son cerveau qui parlaient à toute allure.



Il revint quelques jours plus tard, mais ne la trouva ni dans sa cabane, ni près de la rivière.

Sur les marches de son habitation, il laissa un dessin de geai des chênes, réalisé plus tôt dans la journée, accompagné d'une petite boîte d'aquarelles.

Quand Eva rentra, elle découvrit le présent. Elle regarda autour d'elle, sachant déjà qu'il n'était pas là — les oiseaux l'auraient prévenue. Elle sourit en voyant le geai, cette fois dans un autre environnement que celui où elle l'avait dessiné.

Elle prit la boîte d'aquarelles et découvrit des couleurs qu'elle n'avait plus depuis longtemps : différentes nuances de vert, de bleu, d'orange, de jaune, de violet.

Elle avait à nouveau le choix.

Cela faisait plusieurs mois qu'elle n'en avait pas racheté.

Elle ne savait pas où en trouver. C'était Édith qui lui en avait ramené la dernière fois, comme toujours. Mais Eva n'avait pas osé demander. Elle n'en avait pas l'habitude.



Deux semaines passèrent, et elle se surprit à espérer le revoir près de la rivière.

Elle en ressentait une forme de honte, elle avait l'impression de trahir la forêt, comme si d'un coup, elle ne la comblait plus pleinement. En réalité, Eva rejetait depuis de nombreuses années une part d'elle-même qui ne demandait qu'à être aimée.

À la mort de ses parents, elle avait découvert une vie sans limites, sans règles, sans privation de liberté. Édith la laissait sortir quand elle voulait, aller où bon lui semblait, voir qui elle souhaitait.

En vérité, elle ne voyait personne. Mais elle allait marcher en forêt, découvrait la montagne, observait les paysages changer au fil des saisons. Ici, c'était bien plus marqué

qu'à la campagne, qui vivait davantage au rythme des cultures.

Après les cours du collège, puis du lycée, elle partait dans la forêt près de la maison de sa grand-mère. Elle y avait trouvé un refuge.

Elle s'était construit une petite cabane dans un vieux hêtre, et passait des heures à observer, silencieuse et armée de jumelles, la vie autour d'elle. C'est là qu'elle avait commencé à dessiner.

Elle voulait apprendre à contempler les oiseaux, les animaux terrestres et aquatiques, les insectes, les plantes, les arbres, les nuances du ciel, les changements de météo et le passage des saisons. Et plus elle passait de temps à leur contact, plus elle les trouvait fascinant.

Elle avait fait de la solitude sa meilleure amie. Elle se sentait chez elle, au milieu de la nature.

Elle n'avait pas besoin d'analyser les comportements humains pour tenter de les reproduire, ni de faire des efforts constants pour s'intégrer à des conversations qui

l'ennuyaient.

Rien dans sa génération ne l'attirait. Ni les fringues, ni les couples populaires, ni les réseaux sociaux et leurs photos trompeuses, ni les moqueries sur les professeurs ou sur le garçon en surpoids de la classe de 3A.

Elle n'attendait que la fin des cours pour retrouver la forêt et ses conversations silencieuses.

Quand elle acheta le terrain et la maison, Eva pouvait passer plusieurs semaines sans parler à qui que ce soit. Le son de sa propre voix lui paraissait alors étrange. Parfois, elle avait du mal à trouver ses mots. Quand la conversation durait trop longtemps, sa gorge s'irritait, et la fatigue embrumait son esprit.

Alors, quand Isaac réapparut et la rejoignit, en gardant une distance, au bord de la rivière où elle avait plongé ses pieds, il lui dit, après s'être éclairci la voix :

— *Je m'appelle Isaac.*

Elle ne sut que répondre. Les mots avaient déserté sa bouche. Même son corps restait figé. Le silence sembla

durer une éternité. Il détourna le regard, le plongea dans l'eau.

— *Et moi, Eva*, dit-elle enfin, au prix d'une longue lutte intérieure.

Il lui demanda depuis quand elle vivait ici. *Depuis six ans*, répondit-elle. Il posa d'autres questions, doucement, pour ne pas la brusquer :

Pourquoi vivait-elle seule ici ? Rencontrait-elle parfois du monde ? Comment se nourrissait-elle si elle ne quittait jamais la forêt ?

Eva répondit avec parcimonie, sans s'étendre. Puis elle lui demanda, simplement :

— *Et toi ?*

Isaac comprit qu'elle voulait en savoir plus sur lui tout en lui laissant choisir ce dont il avait envie de parler. Il évoqua les Alpes, son installation dans les Vosges, son métier, sa passion pour les orchidées.

Eva, elle, resta silencieuse, le regard dans la rivière. Il ne savait pas si elle l'écoutait ou si elle était ailleurs. En réalité, elle était trop confuse pour parler. Au fond

d'elle, elle rejetait sa présence autant qu'elle était heureuse et intimidée de la partager.

Une huppe fasciée se posa sur une branche non loin. Eva se leva et lança un grand sourire à l'oiseau. Isaac, savait que cette espèce venait de loin, du Sahara et migrait en France tel un visiteur d'été. C'était la première fois qu'il en voyait un ici, dans les Vosges et il partagea un peu de l'excitation d'Eva. L'oiseau décolla, et elle partit le rejoindre sans se retourner. Il ne la suivit pas, sentant, en cet instant, qu'elle était ailleurs, sûrement était-elle retournée dans son monde à elle.



Isaac revint une semaine après. Il pensait constamment à elle et se torturait pour ne pas céder à la tentation d'y retourner à chaque instant. Au fond de lui, il avait cette peur de l'effrayer, d'être trop là, trop présent, l'oppressant de sa présence.

Mais l'appel, semblait-il de son cœur, était trop fort, et il finit par y céder. Cette fois-ci, il vint au petit matin. L'herbe était encore imbibée de rosée et l'air était frais. Il avait avec lui un petit panier avec des tartines. Instinctivement, il rejoignit la rivière, et la vit.

Elle était là, le corps flottant sur le dos, la tête à moitié immergée dans l'eau, les bras écartés pour flotter et les yeux fermés. Elle était nue et ses seins dépassaient de l'eau. Si elle avait été sur la terre ferme, on l'aurait crue

endormie. Elle paraissait plus apaisée qu'il ne l'avait encore jamais vue et elle ressemblait à une ondine. Isaac se sentait véritablement ému par tant de beauté et de poésie.

Eva, les oreilles sous l'eau, se laissait porter par l'énergie de la rivière. Elle entendait la vie sous-marine, les clapotis de l'eau sur la berge, les bulles qui remontaient à vive allure à la surface, les poissons qui passaient sous elle. C'était son rituel chaque matin, quand la météo le lui permettait. En réalité, elle préférait se baigner sous l'orage : elle entendait en symphonie les gouttes d'eau qui tombaient à la surface, et le tonnerre avait une sonorité bien plus caverneuse sous l'eau, comme si elle était alors plongée dans un autre monde.

Elle aimait se l'imaginer, explorant les profondeurs aquatiques de la rivière. Elle y voyait une effervescence de vie, une sorte de microsociété aquatique où le silure glane régnait en maître des lieux.

Tout en laissant son imagination la transporter dans une douce transe, Eva fut ramenée à la réalité par des bruits sous l'eau qu'elle ne connaissait pas. En alerte, elle se redressa, les yeux grands ouverts sur Isaac, qui entrait dans la rivière. Il était entièrement nu, comme elle. Il n'y voyait pas un appel à la sexualité, ça lui paraissait en réalité assez naturel et une manière de se mettre à son niveau de vulnérabilité. Les violences sexuelles lui semblaient un sujet lointain et il ne se doutait pas des blessures profondes d'Eva.

Elle était figée alors qu'il s'approchait, l'eau lui arrivant au niveau du bassin. Il la prit dans ses bras et la serra délicatement contre lui. Elle resta les bras ballants, bloquée dans son propre corps, la peur circulant dans ses veines. Une partie d'elle avait l'impression de revivre l'impuissance de son premier viol. Pourtant, Isaac ne semblait pas lui vouloir du mal.

Elle tremblait. Elle ne savait pas si c'était de froid ou de ce contact, de même qu'elle ne savait pas si elle devait se sentir effrayée ou enveloppée.

Au bout d'un long moment, elle senti que son corps se relâchait mais elle resta figée, de peur qu'elle fasse un geste qu'il interpréterait de la mauvaise manière. Il la serra un peu plus, toujours avec douceur, et elle l'accueillait désormais, à sa manière, avec ce que ses traumatismes lui permettaient d'accueillir. Elle s'autorisa même à penser qu'elle était peut-être dans les bras d'un homme qui voudrait son bien. Elle essaya de se concentrer sur ses ressentis corporels pour imprimer mentalement cet instant. Elle sentit ses grandes mains sur ses omoplates, qui commençaient doucement à la caresser à cet endroit ; elle ressentait la chaleur de son cou près de son visage, et sa respiration non loin de ses oreilles. Elle ressentait aussi son torse contre ses seins. Puis elle se surpris à ressentir une sécurité qu'elle n'avait jamais vraiment éprouvée en dehors du fait d'être dans la nature. Cette sécurité-là, dans les bras d'Isaac, au milieu d'une rivière, était réconfortante et soutenante. Elle était émue de sentir qu'elle pouvait éprouver ces émotions-là, émanant de la proximité d'un homme. Elle

aurait voulu que cet instant ne s'arrête pas, que le temps soit figé, comme elle le souhaitait souvent face à des scènes qui la prenaient d'émotion par la poésie qui s'en dégageait.

Isaac, sentant qu'elle tremblait de plus en plus, s'écarta.

Il regarda son visage, plongea ses yeux dans les siens et caressa un instant son visage de sa main. Puis il sortit de l'eau et se sécha rapidement avec son tee-shirt. Eva sortit à sa suite et enfila sa robe, qui était à moitié mouillée. Habituellement, elle se laissait sécher au soleil et prévoyait une serviette quand le temps était couvert. Mais elle se sentait intimidée d'être nue plus longtemps face à un homme.

Elle découvrait pour la première fois depuis son installation ici, la joie profonde de partager un peu de son quotidien, et de le revoir. Elle sentait son cœur battre rapidement quand leurs regards se croisaient.

Après s'être rhabillés, Isaac partit sur le chemin récolter

les premières brimbelles qu'il avait vues en arrivant. Eva l'observa marcher et rentra se changer. Elle se regarda dans le petit miroir à main qu'elle avait dans un tiroir et remarqua comme ses cheveux mouillés étaient ébouriffés. Elle n'avait pas de brosse ni de peigne. Elle ne s'était pas coupé les cheveux depuis bien dix ans, et ces derniers avaient cessé de pousser lorsqu'ils lui arrivèrent au milieu du dos. Elle chercha un chouchou dans un tiroir, sans succès, et décida de s'attacher les cheveux en chignon avec de la ficelle qu'elle avait chez elle.

Quand elle sortit, Isaac était quasiment arrivé devant sa porte. Il la vit, avec sa robe vert foncé et son chignon ébouriffé, révélant son long cou parsemé de grains de beauté. Elle esquaissa un petit sourire en le voyant l'observer avec passion.

Adolescente, elle avait souvent voulu être regardée de cette manière par les garçons, mais ça n'arrivait qu'aux autres filles, et encore, avec un regard bien moins délicat. Eva ne savait de toute façon pas se mettre en avant ; elle préférait même rester dans l'ombre des projecteurs.

Personne alors ne faisait attention à elle. Pour la première fois — hormis avec Édith, bien sûr — elle semblait être le centre du monde de quelqu'un, et ce sentiment lui serrait le cœur de joie.

Elle le rejoignit, et ils mangèrent en silence près de la rivière les tartines qu'il avait préparées. Ça faisait des lustres qu'Eva n'avait pas mangé de tomates. Ils se partagèrent en dessert les quelques brimbelles qu'il avait pu récolter.

Puis Eva, comme s'il n'était pas là, se leva et partit récolter des mauves des bois : la feuille, la fleur et le fromageon, qu'elle mit dans le creux de sa robe qu'elle tenait légèrement soulevée pour en faire un petit contenant.

Isaac l'observa les récolter une à une, faisant attention à ne pas toutes les prendre dans la même zone. Elle avait l'élégance féminine avec ses gestes précis et délicats, et l'énergie fauve, analysant tout son environnement avec précision, évitant les fleurs où les insectes étaient

présents, prenant soin de poser ses pieds nus sans risquer de les abîmer. Elle était fascinante.

Il prit son carnet à dessin et y inscrivit l'image d'Eva dans un champ de mauves, la robe pleine de fleurs violettes.

Sur le pas de sa cabane, elle tria ses récoltes, enlevant délicatement les petits insectes qui s'étaient cachés dedans. Elle les laissait parcourir sa peau, remontant le long de ses bras. Elle rentra avec son butin, et Isaac décida qu'il était temps de repartir. Eva avait rejoint son monde il y a déjà plusieurs minutes, un monde dans lequel il n'existait plus.



Le printemps fut remplacé par l'été. Isaac continua à venir une fois tous les quelques jours. Parfois, elle n'était pas là, et il déposait alors un petit plat à manger, du pain ou une aquarelle. Parfois, il la voyait près de la rivière. C'était l'endroit où elle semblait passer le plus de temps. Il ne savait pas qu'elle y allait après avoir rendu visite au vieux chêne.

Plusieurs fois, ils s'étaient baignés ensemble et s'étaient enlacés. Isaac avait remarqué que c'était dans la rivière qu'il arrivait à l'approcher. Sur la terre ferme, elle retournait vite dans son monde à elle.

L'été était chaud. Eva avait commencé à dormir à la belle étoile, le vent la rafraîchissant davantage que la cabane, qui condensait la chaleur.

Un après-midi où il était venu la voir, lui ramenant des

fraises, elle lui avait proposé de voir les étoiles avec elle. Surpris, il avait évidemment accepté.

Le soir venu, ils étaient allés dans la clairière du vieux chêne, où la vue était dégagée. Isaac découvrait l'endroit, qu'il trouvait très beau, avec les canches flexueuses qui commençaient à sécher par endroits, donnant au lieu des couleurs vertes et beiges. Et puis il y avait ce chêne. Il estimait qu'il devait avoir au moins 500 ans, tant son tronc était gigantesque. Certaines de ses branches avaient la taille de troncs de sapins adultes. Il était majestueux, libre de s'expanser comme il le voulait dans cette clairière qui semblait lui être destinée. Isaac avait ramené une couverture, et ils s'étaient couchés dessus.

Allongés sur le dos, ils contemplaient les étoiles qui luisaient, heureuses de montrer leur brillance dans ce ciel non pollué de lumières artificielles. On voyait les différentes constellations, la voie lactée, et, par moments, des étoiles filantes. Eva avait l'habitude, en été, de venir observer les étoiles. Elle se sentait encore plus petite qu'habituellement, mais appartenir à

l'univers, et cette sensation la fascinait. Et désormais, elle aimait partager ces moments avec quelqu'un. Il était devenu un compagnon de vie, ou plutôt un visiteur dans sa vie. Il venait un jour de temps à autre, ils profitaient de la journée ensemble, partageaient de la délicatesse, de la tendresse l'un pour l'autre, puis il repartait et elle allait rejoindre sa solitude qu'elle aimait d'un amour différent.

Isaac, lorsqu'il venait, profitait de l'accès au lieu pour explorer les environs et détecter la présence d'orchidées. Eva lui indiquait les lieux où elle en avait repéré. Il y avait des Sabots de Vénus qui avaient poussé sur des amas de pierres ; c'était rare d'en voir, tant elles étaient prélevées illégalement ou piétinées par des troupeaux. Elle lui avait aussi montré des Ophrys miroir, sûrement l'une des orchidées préférées d'Isaac. Elles avaient une couleur bleu violacé hypnotique et un duvet d'abeille remarquable, mais elles étaient elles aussi devenues rares. Eva lui montra également des Néotties nid-d'oiseau, une espèce qui s'élève de terre avec sa coupole de fleurs brunes.

Elle semblait parfaitement connaître son environnement, l'amenant voir des lieux précis sans aucune hésitation du chemin à prendre. En pleine nature, elle s'était fait ses repères à elle. Isaac avait parfois du mal à la suivre, et ses pas faisaient un boucan pas possible. Une fois, elle s'arrêta et lui fit signe de ne plus bouger. Elle disparut dans la forêt et revint près de lui en le prenant par la main. Elle lui glissa à l'oreille d'être le plus discret possible et de suivre ses pas. Ce qu'il fit. Ils s'arrêtèrent devant une scène sublime. Une biche était en train de nettoyer un faon qu'elle venait de mettre bas. Quelques minutes plus tard, le petit faon commença à faire ses premiers pas, tomba, se releva, retomba, tenta de marcher quelques pas, les jambes flageolantes, et s'arrêta près de sa mère. Il se laissa tomber une dernière fois pour se blottir contre elle. Ils se découvraient, l'un contre l'autre en s'humectant, en se caressant la tête avec délicatesse, puis ils s'endormirent entrelacés.



Isaac et Eva passaient de plus en plus de moments ensemble. Il venait une journée par semaine chez elle, le week-end. Ils partageaient des cueillettes, des marches dans la forêt, des bains dans la rivière, des siestes au soleil, des tartines et même des aquarelles. Eva se posait quelque part pour dessiner, et Isaac se plaçait plus loin pour la dessiner elle. Ils avaient appris à se connaître dans leurs silences. Il leur arrivait aussi d'échanger sur leur vie lorsqu'ils étaient allongés l'un près de l'autre. Isaac lui racontait comment étaient les Alpes, la végétation là-bas, et sa vie d'avant. Il lui parla aussi de son arrivée ici, des difficultés à s'intégrer au début, et de ses amis Greg et Max, qu'il avait rencontrés sur le terrain. Et puis des orchidées, encore et toujours, tant il en était animé. Mais il ne lui parlait jamais des souvenirs qu'il avait de sa mère,

ni de son père, devenu fou de chagrin, et qui alternait entre des séjours en hôpital psychiatrique, et des tentatives vaines de retrouver un semblant d'équilibre quand il en sortait. Au final, c'était parmi les déséquilibrés qu'il se sentait le mieux, et Isaac ne l'avait plus revu depuis plusieurs années. L'un et l'autre avait décidé qu'il était moins douloureux pour eux de ne plus se voir qu'une fois de temps en temps, c'est-à-dire à Noël. Son père pensait qu'il n'en était plus un aux yeux de son fils, alors qu'Isaac, lui, voyait surtout qu'il avait perdu l'essence de vivre et que tous ses efforts, lorsqu'il était plus jeune, pour le ramener à la maison avaient été vains. Garder ses distances est peut-être parfois ce qui permet de garder un semblant d'amour, se disait-il.

Eva, elle, ne parlait jamais de son passé. Isaac avait compris, entre deux mots, que ses parents étaient décédés dans un accident de voiture quand elle était plus jeune, et qu'Édith avait été sa famille d'accueil — et, pour elle, sa famille tout court. Elle parlait surtout de son

quotidien, de ses nouvelles trouvailles, de ses récoltes et des insectes, oiseaux et fleurs qu'elle avait observés. Tout ce qu'elle avait aujourd'hui, c'était ces dix kilomètres de forêt qu'elle vénérât. Elle estimait y avoir tout ce dont elle avait besoin, et cela la remplissait bien assez à l'intérieur. Elle ne ressentait pas le besoin d'en sortir. Elle voulait éviter au maximum de croiser des humains, des machines, et des forêts tristes.

Isaac et elle se rapprochaient peu à peu. Eva était contente de le retrouver chaque samedi ou dimanche, et lui était heureux de passer une journée entière en sa présence. Il arrivait parfois qu'Eva soit totalement là, présente et connectée à lui, et il trouvait cela aussi doux qu'intense. Mais il arrivait aussi qu'un ciel chargé, l'apparition d'un nouvel insecte, ou d'autres raisons qu'Isaac ignorait, agitent son monde intérieur — et elle partait alors simplement ailleurs. Dans ces moments-là, il se demandait s'il ne valait pas mieux ne plus jamais revenir, car il savait qu'elle serait toujours plus liée à la nature qu'à n'importe qui, même épris d'un amour

profond. Son cœur et son âme semblaient appartenir à la forêt, et il n'y avait peut-être pas de place pour autre chose.

Pour Eva, ces émotions dans son corps étaient nouvelles. Elle ressentait le désir, l'attachement et la joie quand il était près d'elle. Elle ressentait le manque, parfois une tristesse ou du vide quand ils ne se voyaient pas pendant une semaine.

Elle semblait, pour la première fois de sa vie, vibrer pour quelqu'un et son cœur, lui, rougissait en voyant Isaac. Ces émotions, elle avait parfois envie de les fuir. Elle se sentait désormais plus vulnérable, moins constante dans ses humeurs, et surtout, elle voyait que ce n'était plus uniquement la nature qui lui dictait comment était sa météo intérieure, c'était désormais surtout son cœur. Au fond d'elle, Eva savait qu'elle allait finir par en souffrir, mais elle était loin d'imaginer que c'était précisément cet amour qui la sauverait selon lui, et la condamnerait à vivre selon elle, quelques mois plus tard.



Au courant du mois d'août, par une chaude journée d'été, Isaac proposa à Eva de le suivre, sans lui dire davantage ce qu'il avait en tête. Elle grimpa dans sa voiture avec une méfiance prononcée. Même s'ils avaient appris à se connaître ces trois derniers mois, se retrouver enfermée dans une voiture avec un homme, sans possibilité immédiate de fuir à travers sa forêt qu'elle connaissait par cœur, la mit profondément mal à l'aise, et une peur sourde s'insinua au creux de son ventre.

Ils prirent la route. Eva regardait les paysages défiler. Beaucoup de choses avaient changé. Certaines forêts avaient été entièrement rasées, d'autres replantées en lignes parfaites, et quelques tronçons semblaient simplement en souffrance : les arbres dépérissaient

lentement. Eva n'était pas sortie à plus de quelques dizaines de kilomètres autour de sa forêt depuis plusieurs années. Elle était allée chez Louis le mois dernier, refaire son stock de farine, de feuilles à dessin et de flocons d'avoine. C'était de loin ce qui l'avait le plus éloignée de chez elle.

Moins d'une heure plus tard, Isaac arrêta la voiture près d'un champ d'herbes hautes et commença à marcher en travers. Elle le regarda prêter une attention particulière à l'endroit où il posait ses pieds, inspectant minutieusement le sol. Il finit par s'accroupir et appela Eva. Elle le distinguait à peine à travers les herbes. En arrivant à sa hauteur, elle découvrit une espèce d'orchidée qu'elle n'avait encore jamais vue. Isaac lui expliqua que c'était une *Spiranthe* d'automne, et que c'était la première fois qu'il en voyait dans les Vosges. Max était passé par là par hasard et l'avait aussitôt prévenu.

Elle passa délicatement ses doigts sur la tige en spirale, la trouva particulièrement élégante, et huma son odeur. Elle sentait la vanille, c'était merveilleux. Ils passèrent plus d'une heure dans le champ, à les observer une par une. Isaac lui décrivait ce qu'il savait de la plante avec un enthousiasme sincère et Eva adorait le voir animé de cette passion qu'ils avaient en commun pour les créations de la nature.

— *La spiranthe, dit-il, c'est l'une des rares orchidées à fleurir entre août et septembre, ce qui est très tardif pour cette espèce. Elle a un cycle inversé : elle perd ses feuilles au printemps et en forme de nouvelles à l'automne. Elle s'adapte ainsi bien aux milieux secs et exposés. Mais même avec ses capacités d'adaptation, elle est en train de disparaître un peu de France.*

Eva l'observait parler sans rien dire et vit une ombre voiler son regard

Arrivés devant le petit chemin qui rejoignait la cabane, elle lui proposa de venir se baigner avec elle à la rivière. Il sentit quelque chose de différent chez elle. Il ne savait

pas si cela concernait leur lien, ou si c'était simplement le fait qu'elle ait quitté sa forêt pour la première fois depuis si longtemps.

Ils remontèrent la rivière vers la partie plus profonde où ils se baignaient habituellement, et qui avait tarit avec la chaleur. Ils se dévêtirent et plongèrent leurs corps dans l'eau fraîche.

Ils émergèrent en même temps. Eva s'approcha d'Isaac, se mit sur la pointe des pieds, entoura son cou de ses bras, et déposa un baiser sur ses lèvres. Il l'observa attentivement. Les yeux d'Eva étaient plus doux que jamais, et à l'intérieur dansait une flamme qu'il n'avait encore jamais vu.

Il lui caressa le visage et lui rendit son baiser, avec une tendresse qui la désarma. Ils restèrent là, dans l'eau, à s'embrasser doucement, avec lenteur, à découvrir les lèvres de l'un et de l'autre. Autour d'eux, les oiseaux chantaient.

Sentant la tension grandir, Isaac ne chercha pas à la précipiter pour ne pas la brusquer et suivre à son rythme, se laissant guider par la légèreté du moment. Eva lui prit la main, sans un mot, et l'entraîna en direction du vieux chêne. Ils marchaient entièrement nu dans la forêt. Arrivés à la clairière, ils regagnèrent la couverture sur laquelle Eva avait pris l'habitude de dormir chaque soir.

Elle s'y arrêta, se tourna vers lui et dit :

- *Je ne sais pas comment faire.*

Il s'approcha d'elle et la serra doucement contre lui. Il était touché par tant d'aspect chez elle. Elle lui paraissait si forte et fragile à la fois, et si véritable dans sa manière d'être, de voir et de vivre le monde.

Il déposa un baiser sur son front, puis un autre sur sa tempe. Il fit descendre ses lèvres sur son cou, puis jusqu'à ses seins et resta là un moment à lui adresser des baisers. Se mettant à genoux, il couvrit de baiser son ventre, leva la tête et la regarda. Elle l'observait attentivement, ne

sachant pas comment réagir, ou quoi faire d'autre. Il lui prit ses mains et les déposa dans ses cheveux.

- *Tu peux me les agripper si tu veux.*

Il passa ses lèvres sur son sexe recouvert de ses herbes folles, et commença à l'embrasser à cet endroit. Eva retint son souffle au moment où elle senti le contact et crispa ses doigts dans les cheveux d'Isaac. Il releva la tête vers elle pour voir si tout allait bien, et elle répondit en acquiesçant.

Il continua à explorer son intimité et Eva, qui découvrait de nouvelles sensations, se sentait aussi perdue. Elle ne savait dire en cet instant, si elle ressentait réellement du plaisir. Peut-être même qu'elle ne ressentait rien, et cette pensée lui coupait la respiration. Était-ce des choses qui peuvent arriver ? Devait-elle se comporter différemment ? Isaac la trouverait-elle bizarre ? La sentant perturbée, il s'arrêta, l'a pris dans ses bras et ils s'allongèrent sur la couverture, sans prononcer un mot.

Le lendemain matin, Isaac avait dû partir tôt pour aller travailler. Il était retourné à la rivière chercher ses affaires, puis s'en était allé en silence, laissant Eva endormie sous la couverture, seule au milieu de la clairière.



Il ne put retourner la voir que deux semaines après, à cause d'un déplacement sur le terrain, dans le nord des Vosges. Il avait répertorié trois populations d'Épipactis : celle des marais, *l'Epipactis palustris*, avec ses jolies couleurs rosées et blanches et son nectar abondant qui attire nombre de pollinisateurs ; celle à larges feuilles, *l'Epipactis helleborine*, qui peut être autogame si les pollinisateurs sont absents ; et celle dite pourpre noirâtre, *l'Épipactis purpurata*, qui pousse en milieu ombragé, avec très peu de lumière, en symbiose avec les champignons. Pour la période. C'étaient de très belles découvertes pour Isaac.

À son retour, Eva était en train de trier ses récoltes d'achillée millefeuille. Elle le vit sur le chemin et lui sourit. Il aurait tout donner pour passer l'éternité aux côtés de

cette femme et de son sourire qui le subjuguais, qui l'ensorcelait. Il arriva à sa hauteur, elle se leva et l'embrassa délicatement.

Puis elle entra dans sa cabane et lui proposa de venir. C'était la première fois qu'il entra dedans. Eva se dirigea vers un meuble de sa cuisine duquel elle sortit une grille. Elle s'occupa de disposer les fleurs dessus pendant qu'Isaac observait attentivement l'intérieur de son habitation. Il s'approcha des quelques aquarelles au mur. Il y avait bien évidemment la représentation de la rivière et du vieux chêne. Il vit aussi un renard muloter au milieu d'une clairière, un bousier transporter une bouse ou encore une lychnis fleur de coucou, élégante et délicate fleur rose. Face à ses dessins colorés, il avait l'impression de voir à travers ses yeux. Il passa en revue le reste de sa petite habitation, avec son lit, une petite table basse avec une lampe à pétrole dessus, une fenêtre laissant passer le soleil sur le lit, un poêle de masse à côté, un tapis rouge à ses pieds, une armoire en bois massif, une petite cuisinette et une table en bois. C'était sommaire, mais il

y avait là tout ce dont elle avait besoin. Il savait qu'elle se lavait dans la rivière l'été, et il convenait qu'elle se lavait à son robinet avec un gant de toilette l'hiver. Isaac avait rapidement compris l'engouement qu'elle avait à vivre ici. La nature y était préservée, belle de vie, et elle semblait protectrice de ses habitants. Il se sentait comme dans une grande bulle ici et s'y était attaché lui aussi. La rivière, le grand sage, le chemin de brimbelles, la forêt mousseuse. Et il y avait surtout elle, elle qui régnait en maître sur son royaume, aussi silencieuse et à l'affût qu'un lynx. Elle avait la patience de l'observation, la conscience élargie de toutes les dimensions qui l'entouraient et, par-dessus tout, le respect infini pour le vivant. Elle savait qu'elle en dépendait, mais elle les considérait bien plus que comme de simples ressources. C'était sa raison de vivre. La forêt était ses poumons, la rivière sa vitalité et le vieux sage, sa paix intérieure. Ici, elle se sentait appartenir à un monde, elle se sentait à sa place, et particulièrement vivante.

Eva sortit avec sa grille, qu'elle déposa sur les marches. Elle laissa sécher les fleurs au soleil pour remplir ses pots d'infusions qu'elle buvait tout au long de l'année.

Elle le rejoignit, lui prit la main et l'attira vers son lit. Ils se déshabillèrent et il commença à caresser son corps. Il passait sa main sur ses seins, sur ses côtés, sur son ventre, ses cuisses, ses mollets et pieds, il voulait la sentir de tout son être, imprimer à travers son regard la beauté de ce corps nu. Eva continuait à le regarder, les bras le long du corps. Il lui prit sa main et la posa sur son torse. Elle commença à le découvrir de manière tactile. Elle n'avait pas vraiment de référentiel d'hommes, mais elle le trouvait beau. Son corps était brut et mélodieux à la fois.

Il glissa sa main entre ses cuisses, effleurant la source de sa chaleur. Sa respiration s'alourdissait, s'accordant au rythme nouveau qui émergeait de leurs corps.

— *Je veux te sentir en moi lui*, lui dit-elle, le regard ancré dans le sien. Il chercha dans sa sacoche et sortit un préservatif qu'il mit autour de son sexe avant de se

mettre au-dessus d'elle. Il la pénétra lentement, attentif à chaque frémissement, à chaque soupir. Il cherchait son rythme à elle, plus que le sien. Il se pencha et l'embrassa tendrement.

Eva était traversée par diverses émotions, la peur d'abord, de lui laisser accès à son corps, que leur relation change, qu'il décide de la traiter différent, peut-être même un jour de la forcer. Comment se protégerait-elle ? Son corps arriverait t-il à la soutenir si elle devait prendre la fuite ? A ces questionnements s'ajoutait des émotions se rapprochant de la joie, d'être considérée, qu'il l'a traite avec respect, qu'il prenne soin d'elle, de son corps. Elle arrivait même à se sentir en cet instant, vénérée. Et puis le doute, la colère, de se poser tant de question, de ce dialogue assourdissant en elle, que son esprit en était saturé. Tout ce vacarme interne l'empêchait de ressentir qu'elle était surtout déconnectée de sensations liées au plaisir sexuel.

Eva sentait au fond d'elle qu'elle avait échoué à prendre soin d'elle, en délaissant son corps à d'autres. Son corps,

elle le reliait depuis toujours à l'impuissance. Il lui bloquait en grande partie ses ressentis comme il avait cristallisé en lui des parts traumatiques.

Eva était simplement dissociée depuis son premier abus. Elle continua les mouvements, tentant de profiter d'autres aspects de cette union. La beauté d'Isaac prenant du plaisir, son regard concentré sur elle, son corps chaud et réconfortant, sa respiration hachée. L'ambiance calfeutrée de sa cabane, qui avait changée pour accompagner leur intimité, le clair-obscur du ciel à travers la fenêtre. Peut-être que c'était ça l'amour, se dit Eva, se concentrer sur tout ce qui entoure ce moment, peut-être que pour la première fois de sa vie, elle était vraiment présente avec elle-même.



Isaac avait senti une forme de retenu chez Eva. Son plaisir était comme bloqué. Elle lui avait exprimé un soir après qu'ils aient fait l'amour, qu'elle avait du mal à se sentir réellement appartenir à ce corps, qu'il lui bloquait l'accès à ses sensations.

Ne sachant comment l'aider avec des mots, il la prit délicatement par la main, il la ramena près du lit. Il l'allongea et la caressa délicatement. Il lui dit de fermer les yeux et de concentrer toute son attention sur le toucher. De ressentir la chaleur de ses doigts, leur douceur et par moment, leur fermeté. De ressentir l'électricité se former aux endroits où il passait. Il toucha ses seins, ses tétons et passa sa langue dessus. Eva sentait des bribes de plaisir çà et là, mais malgré ses efforts pour se concentrer sur ses sensations, elle sentait que son

corps était mis sous cloche, comme s'il y avait un plafond de verre. Il lui fit l'amour langoureusement, mêlant le toucher de ses mains, le goût de sa langue, le son de sa respiration et l'ondulation de ses mouvements. Eva ressentait du désir, et une forme légère de jouissance. Elle prit un plaisir plus timide, Isaac aussi. Ils s'en contentèrent.

Ils étaient devenus accros au contact de l'un et de l'autre, se retrouvant régulièrement pour faire l'amour, et le plus souvent dans la nature. Eva aimait ces moments pour la poésie qui s'en rapportait, pour la chaleur que ça lui procurait, pour ces instants où elle se concentrait réellement sur lui, et parfois aussi sur elle. Elle ressentait de plus en plus des touches de plaisir. C'était fugace, comme un tableau d'impressionniste, mais ça ramenait de nouvelles émotions. Son corps, qui l'avait trahi, qu'elle utilisait pour se déplacer, sans lui porter d'autre regard, sans prendre soin de lui, était aussi capable de lui apporter un peu de joie pure. Un soir, ils étaient sortis

sous l'orage pour se lier l'un à l'autre sous les vibrations du tonnerre. C'était un début de réparation. Isaac était venu brandir le drapeau blanc entre elle, son corps et leur passé commun. Elle ne savait pas si ce plafond de verre qu'elle ressentait pouvait être brisé, alors elle accueillait de laisser tranquille tous ces questionnements, et de s'accueillir pleinement.



Isaac vint passer plus de temps dans la forêt d'Eva. Pendant qu'elle cueillait ou se baladait de son côté, ressentant par moments le besoin de solitude, il commença à concevoir un petit potager. Il planta les plants de légumes qu'il avait achetés : des choux, des carottes et de la salade. On était au début du mois d'octobre et les températures commençaient à se rafraîchir. Parfois, Eva restait plusieurs heures d'affilée en forêt. Isaac prenait alors un livre et lisait près de la rivière si les températures le permettaient, ou bientôt près du feu de cheminée.

Ils avaient construit leur couple, comme tous les couples, sur un pacte. Une complémentarité dans leurs vulnérabilités. Chacun d'eux connaissait intuitivement le point faible de l'autre et ils avaient établi, dans les

silences, un pacte de non-agression pour faire perdurer leur relation. Ainsi, Isaac avait besoin de glorifier sa partenaire pour ne pas remettre en question les blessures de son enfance, et Eva avait besoin d'une personne qui l'accepte comme elle est. Par-dessus tout, ils avaient besoin de cet amour qui leur avait tant manqué enfants. Leur pacte était leur point de grande complémentarité et de stabilité.

Isaac avait aussi commencé à construire une petite pièce adjacente à la maison, un petit jardin d'hiver fait en fenêtres recyclées. Eva l'avait aidé à monter l'ossature de piliers et poutres en bois qu'ils avaient trouvés en forêt et Isaac s'était occupé du reste. Il y avait installé un conduit pour accueillir un petit poêle de masse et en décembre, ils firent leur première flambée dedans.

Isaac avait ramené plusieurs tapis chinés et un matelas. Très vite, Eva préféra dormir dans le petit jardin d'hiver, où elle se sentait bien plus proche de la nature que dans sa cabane. Ils firent de nombreuses fois l'amour au coin

du feu. Quand Eva levait les yeux au ciel, elle voyait les étoiles et leur étreinte devenait encore plus forte. Ce n'était pas tant le plaisir qu'elle ressentait dans ces moments-là – elle restait déconnectée de son corps, et par là, n'en ressentait que par petites vagues furtives – mais c'était la connexion profonde à Isaac, dans toute sa chair, de tout son être. Pendant leurs rapports intimes, elle aimait s'imaginer leurs âmes se lier et créer une symbiose parfaite. C'était devenu son rapport à sa sexualité et sa manière de combler son manque de lien avec son propre corps.

Eva rentrait parfois avec une ou deux aquarelles dans les mains. Elle les rangeait dans son armoire sans les montrer à Isaac. Un jour, la curiosité piquée à vif, il n'avait pu réfréner son envie de les découvrir, sachant aussi que c'était toute une part de son intimité, de choses auxquelles il n'avait pas accès parce qu'Eva gardait ses parts de mystère bien à elle, qu'il allait entrevoir. En ouvrant l'armoire, il vit plusieurs étages remplies de centaines de feuilles à dessin recouvertes de couleurs. Il

prit un paquet, le plus récent, et découvrit un à un ses dessins.

Un lapin mort, du rouge répandu autour de lui. Le blanc de la feuille devait sûrement représenter la neige. Un groupe de chevreuils la regardant aux aguets dans un pré, là encore blanc. Une buse chassant un lièvre, semblant courir pour sa vie. Une toile d'araignée perlée de la rosée du matin ou encore un champ de bruyères. Il découvrit sur l'une de ses aquarelles un lynx, la regardant perché sur un arbre. Eva ne lui racontait pas vraiment ses journées, elle préférait garder le plus secret son monde pour le protéger. Au cours de la journée, ils échangeaient peu. Isaac lui parlait souvent de ses découvertes botaniques mais peu d'autres pans de sa vie, et encore moins de ses sentiments pour elle. Eva l'écoutait sans rien dire, lui caressant le bras, ou observant la neige tomber à l'extérieur. Et cela lui convenait, il se découvrait à accepter peu à peu ses parts d'elle et en ressentait toujours de la fascination. Peut-être que son côté mystique n'était plus uniquement ce qui le retenait.

Isaac avait très envie de construire une famille, de partager un quotidien avec une femme, des enfants et des projets. Il avait 34 ans, Eva 25 ans. Elle ne rentrait pas dans le schéma classique qu'il avait en tête et ne pourrait jamais s'y conformer. Il savait que ce qui la maintenait vivante et en paix, c'était de vivre au rythme de la nature, de se fondre en elle. Son bonheur se trouvait là, et il ne savait pas si elle pourrait être heureuse avec moins de liberté, mais plus d'amour.

Cette réalité, il la repoussait le plus possible en même temps qu'il repoussait ses désirs les plus profonds. Il se mentait à lui-même, mais il était amoureux, ce n'était là rien de plus classique comme schéma. Et dans le fond, il se disait qu'il arriverait peut-être à la changer.



Une journée, Isaac avait proposé à Eva de dormir chez lui.

Elle accepta malgré l'appréhension de laisser sa forêt seule :

-Tu penses que l'esprit de ce lieu m'accepteras encore après avoir trahi la nuit ? demanda-t-elle à Isaac.

Il était souvent surpris de sa manière de s'exprimer, et trouvait ça toujours particulièrement beau dans l'essence.

-Oui, tu lui restes fidèle, il sait que tu reviendras toujours vers lui parce que vous êtes liés au-delà de ta présence sur le lieu.

Elle acquiesça et se laissa guider.

Eva découvrit son appartement. Il vivait au deuxième et

dernier étage d'une maison scindée en deux.

A l'intérieur, elle sentie immédiatement le carrelage froid sous ses pieds et fit une grimace, se tortillant pour tenir tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre pour s'économiser un peu de ce contact indélicat avec la matière. Isaac la vit et lui proposa des chaussons, ce qu'elle accepta avec son plus grand étonnement. Eva, avec sa taille de pieds 38, se retrouvait perdu dans l'immensité du chausson pour homme. Elle n'arriva pas à les soulever, et marchait en patin à glace.

Dans l'appartement, qu'elle n'avait pas vraiment regardé jusqu'alors, elle se sentit d'abord attirée par la jolie vue. Une grande terrasse en bois donnait sur une petite vallée. Face à elle, il n'y avait que les montagnes pour converser. Isaac la rejoignit avec une tisane et lui expliqua qu'il avait pris ce lieu pour ça. Il aimait se réveiller avec l'humeur de la montagne. Il aimait la brume du matin, ou voir le soleil se lever derrière les crêtes, tout comme il aimait les voir éclairées le soir par la lune. Il adorait par-dessus tout

admirer les couleurs évoluer au fil des saisons et observer les animaux traversant le lieu en toute quiétude. Eva se sentait complète de partager avec lui les mêmes aspirations. Elle se rapprocha et posa sa tête contre son torse.

A l'intérieur, c'était classique. Il y avait peu de décoration, mais à chaque endroit où Eva posait ses yeux, elle voyait un pot d'orchidées. Mettre des fleurs en pot lui paraissait quelque peu sordide et cruel, Isaac ne lui avait jamais raconté l'histoire de sa maman. Eva préféra se raccrocher à la vue.

Il cuisina une chakchouka qu'ils mangèrent sur la terrasse. En ce lieu, Eva lui paraissait plus "normal". Elle savait plutôt bien s'adapter puisque c'était ce qu'elle avait fait jusqu'à ses 18 ans. Mais elle avait simplement fini par faire valser les normes de la société pour suivre ses envies à elle.

Le soir, ils s'allongèrent l'un contre l'autre sur le canapé. Isaac prit un livre qu'il voulait partager à Eva. Il l'avait fini juste avant de la rencontrer et la voyait désormais un peu au travers des lignes. *Je pleure encore la beauté du monde*, de Charlotte McConaghy s'ouvrit et il lut un extrait qu'il avait souligné au crayon à papier. Eva, couchée contre lui, l'écoutait les yeux fermés.

- « *“La forêt a un cœur battant que nous ne voyons pas”, nous avait dit papa un jour. Il était allongé par terre à plat ventre et nous l'avions imité, les mains posées sur le sol tiède et les oreilles plaquées sur le tapis végétal des sous-bois, aux aguets. “Il est là, juste en dessous. C'est comme ça que les arbres bavardent entre eux et qu'ils prennent soin les uns des autres. Leurs racines s'entremêlent, des dizaines d'arbres avec d'autres dizaines qui tissent une toile et qui se touchent encore et encore, et qui se parlent à voix basse grâce à leurs racines. Ils se préviennent en cas de danger et se partagent la nourriture. Ils sont comme nous. Une*

famille. Plus forts ensembles. Personne ne peut supporter cette vie seul.” »

Elle le serra un peu plus. Il continua à lire quelques passages qui l’avaient touché, et Eva s’endormie contre lui.

Au petit matin, elle se réveilla dans son lit. La peur au ventre, elle sortit de la chambre, prête à quitter le lieu à toute vitesse, jusqu’à ce qu’elle voie Isaac sur la terrasse, un café fumant à la main, regarder le jour se lever. Être dans un lieu clos qui n’était pas à elle, sur son territoire, et en présence d’un homme, lui faisait remonter des reviviscences traumatiques. Reprenant son souffle et calmant son cœur, elle fit chauffer de l’eau sur la gazinière et le rejoignit avec une tasse de tisane. Il la prit dans ses bras et ils ne dirent rien, saluant silencieusement le soleil.

Il la ramena dans sa forêt et Eva se sentit immédiatement accueillie par les oiseaux.



L'hiver passa avec douceur. Le printemps arriva rapidement, les fleurs s'ouvraient au soleil plus tôt que d'habitude et surtout, tous les arbres étaient en fleurs. Isaac et Eva savaient la signification. Ils comprenaient les signaux de détresse des arbres, qui ressentaient du stress, une mort proche, et cherchaient à assurer leur descendance. Ils regardèrent le printemps avec un regard différent de celui de la vie qui renaît. Isaac voyait en même temps Eva changer. Elle était plus distante et agitée. Elle avait dû mal à être présente avec lui lorsqu'ils se retrouvaient. Eva était chamboulée, elle ressentait depuis un certain temps sa forêt souffrir, tentant chaque année de survivre quelques mois de plus. Elle percevait l'effondrement arriver et il s'était déjà annoncé en elle.

À la fin du mois d'avril, les températures avoisinèrent les 27 °C, un record pour la forêt, plus à l'abri de la chaleur qu'ailleurs. En mai, la rivière avait tari de moitié et en juin, il ne coulait qu'un mince filet d'eau. Eva avait dessiné à l'aquarelle les poissons morts et les algues séchées. Isaac ravitaillait Eva en eau potable, son bidon d'eau ayant tourné au vert avec les algues. Ce même mois, la mousse aux pieds des sapins avait commencé à s'assécher, c'était la première fois qu'elle voyait sa forêt changer de couleurs, devenir terne. La mort commençait à se répandre partout.

Eva rentrait encore moins que d'habitude. Le seul moment où ils se retrouvaient, c'était le soir, dans la clairière du vieux chêne. Lui aussi semblait souffrir de la chaleur.

À la fin du mois de juillet, un incendie se déclara à quelques kilomètres de la cabane, c'était le troisième feu dans les Vosges en l'espace d'une semaine. Eva, en sentant la fumée, s'était précipitée en courant dans sa direction. Isaac essaya de l'appeler pour lui dire de

revenir, que la fumée pouvait l'asphyxier si elle s'approchait trop près, mais elle était déjà loin et il dut la rejoindre en courant.

Eva, au bord de l'évanouissement avec les chaleurs dépassant les 45 °C, ne réussit pas à rejoindre le feu de forêt qui était trop loin à pied. Elle avait devant elle l'image épouvantable des animaux qui fuyaient. Les lièvres affolés couraient en zigzag, les oiseaux étaient totalement désorientés, les biches galopèrent à toute allure avec leurs petits. Isaac la rejoignit à bout de souffle et appela les pompiers. Ils étaient déjà mobilisés sur un autre feu de forêt à proximité, où des habitations risquaient d'être ravagées, mais ils allaient envoyer une équipe dès que possible. Ils étaient surmenés, et surtout mal préparés. Les Vosges, c'était décrit depuis toujours comme une montagne aux forêts humides, où on ne s'y baladait qu'« *avec des bottes* ». La mousse retenait habituellement l'humidité et cela avait toujours, jusque-là, épargné cette montagne.

Il prit Eva dans ses bras, elle était livide, et ils rentrèrent à la cabane. Isaac lui demanda de préparer des affaires pour partir en urgence au cas où. Elle lui dit qu'elle n'avait rien à emporter. Toute sa vie était là, dehors. Il décrocha ses aquarelles du mur, prit des robes et sous-vêtements et les fourra dans un sac.

À 2 h du matin, le feu avait grandement avancé, Eva savait vers où il se dirigeait. Isaac la retenait tant bien que mal dans la cabane qui était une vraie fournaise malgré les fenêtres ouvertes. Il lui avait proposé de partir ensemble chez lui, ou ailleurs, dans le champ d'orchidées qu'ils étaient allés voir l'année dernière, mais Eva ne répondait pas, elle voyait sa vie partir en fumée.

Lorsqu'Isaac reçut un appel des pompiers, elle s'empressa de quitter la cabane pour aller près du vieux sage. Pris de court, il ne parvint pas à la retenir. Les pompiers indiquaient qu'il était urgent d'évacuer la zone, qu'ils n'arrivaient pas à contrôler le feu qui s'avavançait

rapidement dans leur direction.

Courant comme si sa vie en dépendait, dans cette forêt qu'elle avait connue pendant 8 ans, elle rejoignit la clairière qui avait commencé à brûler. Les fétuques des bois étaient sèches depuis plusieurs semaines, une aubaine pour le feu, qui se répandait rapidement. Les larmes aux yeux, le cœur au bord du gouffre, elle se dirigea vers le vieux chêne et l'enserra dans ses bras. Elle pleura plus qu'elle n'avait jamais pleuré. Isaac l'avait rejoint et regardait la scène avec terreur. Il savait que les flammes allaient ravager celui qui veillait sur Eva. Il savait surtout qu'elle ne s'en remettrait jamais. Il était là, suspendu à ce futur qu'il entrevoyait, totalement démuni. Ce sentiment d'impuissance était l'une des pires choses qu'il avait connues et il voyait défiler, sans pouvoir le contrôler, des images de sa mère, mourant chaque jour un peu plus, sans qu'aucun espoir ne soit permis. La vie lui prenait les femmes de sa vie. Il n'avait pas pu se battre contre le cancer de sa mère, il se battrait pour Eva. Au moment où les flammes commencèrent à atteindre les

premières branches du chêne, Isaac dut arracher Eva de son étreinte. Elle se débattit avec le peu de force qui lui restait, criant de rage et donnant des coups de pieds dans le vide. Il recula avec elle de plusieurs mètres et ils tombèrent à genoux. Le vieux sage commençait à être consumé par les flammes. Eva avait le désir, à cet instant, de se jeter dans le feu pour mourir à ses côtés, mais Isaac la retenait fermement, percevant très sûrement sa volonté.

Elle criait et pleurait comme si son âme était arrachée. Elle avait l'impression d'entendre les cris d'agonie de sa forêt et cela lui était insupportable. Isaac pleurait aussi en la serrant fort contre lui.

Il décida qu'il était plus douloureux pour elle de continuer à voir le feu ravager tout ce qu'elle connaissait, et, sans lui laisser le choix, il la ramena jusqu'à la cabane, où il prit ses affaires et ils partirent en direction de la voiture.

Eva continuait à se tordre de douleur, comme si le feu la brûlait de l'intérieur. À certains moments, elle s'arrêtait, à court d'air, recroquevillée, les larmes coulant encore à

flot. Il la prit dans les bras et la porta. Sur la route, il vit une dizaine de camions de pompiers mobilisés, il entendait les canadiens voler au-dessus d'eux.

Ils quittaient la forêt ravagée, sans se rendre compte que le feu avait commencé à les consumer de l'intérieur.

III

Le lendemain matin, après une nuit sans sommeil, Eva insista pour qu'il la ramène dans sa forêt. Isaac tenta de la raisonner, mais il savait qu'elle finirait tôt ou tard par s'y rendre, à pied s'il le fallait.

Vers midi, ils étaient devant le chemin. Les panneaux d'interdiction d'entrer avaient fondu, laissant une mare rouge et blanche au sol. La boîte aux lettres était, quant à elle, entièrement carbonisée. Le chemin se tapissait d'un parterre de cendres et, autour d'eux, les arbres étaient calcinés. Ils tenaient toujours debout, dignes dans la mort. Eva s'avança, le regard vide, Isaac derrière elle.

La forêt était encore étouffante de chaleur, certains arbres continuaient à être consumés par des restes de braises chaudes et à leur pied, sortant de terre, s'élevait de la fumée. La cabane avait complètement brûlé, il ne restait qu'une partie de son ossature et le poêle de masse. Le jardin d'été avait été soufflé par les flammes et là aussi, la cheminée était quasi intacte ; le feu avait pris soin d'épargner ses alliés.

À l'extérieur, près de ce qu'il restait des marches de la cabane, ils retrouvèrent une aquarelle à moitié brûlée. Elle représentait la forêt mousseuse aux premiers rayons du soleil. Isaac se dit qu'il fallait être sacrément malchanceux pour tomber sur cette aquarelle-là et que la vie cherchait visiblement à achever Eva. Elle la laissa tomber au sol sans rien dire et se dirigea vers la rivière. Elle était totalement à sec et recouverte d'une marée de cendres. Puis elle marcha vers le vieux sage. Sur le chemin, ils virent des animaux qui avaient été piégés par le feu. Une famille de chevreuils et plusieurs oiseaux tombés çà et là.

Dans la clairière, le grand chêne était encore debout, mais totalement carbonisé. Certaines de ses branches étaient au sol, on aurait dit qu'il avait été démembré, et Isaac ressentit un haut-le-cœur. En s'approchant, ils virent que le centre de l'arbre avait été dévoré de l'intérieur, laissant un trou béant dans le tronc. Les braises étaient encore rouges et continuaient à le consumer avec une lenteur insupportable. Isaac y voyait le cœur d'Eva.

Il savait que tout était fini.



Les jours qui suivirent, Eva alla chez sa grand-mère. Isaac l'avait rencontrée pour la première fois quand il l'avait déposée chez elle, le surlendemain de l'incendie. Elle avait seulement dit à Isaac :

- Merci de me l'avoir ramené.

Et elle était entrée avec Eva dans la vieille maison.

Il était passé la voir chaque jour mais il ne restait jamais très longtemps. Eva était couchée sur son lit et faisait mine de dormir pour ne pas avoir de contact avec qui que ce soit. Elle ne parlait plus, même à Édith, et s'alimentait peu. Elle avait perdu du poids, et Édith n'arrivait pas à la ramener dans le monde des vivants ni à lui faire reprendre goût à la vie. Eva voulait juste revenir quelques années en arrière et figer le temps dans sa forêt pour l'éternité, ou mourir.

Au fond d'elle, elle rejetait la faute à l'amour pour l'avoir berné. Sans Isaac dans sa vie, Eva aurait pu rejoindre sa forêt dans les flammes. Il l'avait privé de sa mort et la condamnait à vivre dans le deuil permanent, dans une déambulation fantomatique de sa vie, l'âme arrachée. Elle leur avait tourné le dos au pire moment. Jamais elle n'avait ressenti tel effroi en elle.

Sa vie était douleur. Elle avait tant souffert depuis toujours qu'elle avait cru naïvement que l'amour allait pouvoir réparer ce qui était brisé en elle. Aujourd'hui, il n'y avait même plus de morceaux à recoller.

Eva aurait aimé détester Isaac pour qu'il soit le coupable désigné de ses souffrances, mais elle savait au fond d'elle que ce n'était pas le cas. Il n'y avait pas de coupable, la vie venait simplement de reprendre ce qui lui appartenait, sans faire de manières.



Quelques semaines plus tard, il vint chercher Eva en lui demandant de l'accompagner. Elle n'avait pas vraiment eu le choix et était venue avec lui, utilisant le peu de force qu'elle avait pour tenir debout. Elle commençait à avoir la peau sur les os, son teint était plus pâle que jamais, et des poches sous ses yeux avaient posé leurs valises depuis longtemps maintenant.

Isaac l'avait amené devant une maison en bois bien plus grande que celle dans laquelle avait vécu Eva. Elle était entourée d'une petite forêt de sapins. Il n'y avait pas beaucoup de mousse au sol, et la première rivière était à deux kilomètres, mais Isaac y voyait un nouveau refuge pour elle. Il l'avait achetée quelque temps après

l'incendie, trouvant une similitude avec la forêt d'Eva, et en l'amenant devant la maison, il avait espéré qu'elle revienne à la vie et qu'elle lui saute dans les bras de joie. Mais ce n'est pas ce qui se passa. Elle ne dit rien, tourna le dos à la maison et se dirigea à travers la forêt. Elle passa ses mains sur le tronc d'un sapin et resta là, immobile, le front contre l'écorce.



Édith accepta qu'Eva aille vivre chez Isaac, et Eva, elle, ne s'était pas prononcée.

Depuis lors, Isaac avait fait des pieds et des mains pour lui faire reprendre goût à la vie. Il lui avait acheté des feuilles à aquarelles et de nouvelles robes. Il l'avait amenée à la rivière ; elle s'était assise, ses genoux contre elle, et avait regardé l'eau. Il lui avait montré des orchidées qui poussaient sur un chemin mais ses yeux étaient restés vides. Il l'avait amenée devant un vieux chêne qui n'était pas très loin de la maison, mais il ne ressemblait en rien à celui d'Eva. Elle avait perdu son sourire depuis plusieurs mois maintenant, et au fond de lui, Isaac le savait : il ne le reverrait plus jamais.

Elle passait ses journées sur une chaise, devant une fenêtre de la maison. Jamais il ne l'avait vue aussi longtemps à l'intérieur. Et quand il rentrait de son travail, il la retrouvait là, fixée sur un point à l'horizon. Il tentait de la faire parler, il voulait qu'elle puisse s'exprimer, qu'il puisse accueillir sa souffrance, la soutenir.

- *Dis-moi Eva comment je peux t'aider*, avait-il dit sur le ton de la supplication un soir en se mettant au pied de sa chaise.

- *Il n'y a plus rien à faire, ma vie est en cendre.*

-*La vie, c'est un cycle constant de petites morts et renaissances. Et il y a toujours de la lumière au bout du chemin. On peut reconstruire un quotidien et faire grandir une forêt ensemble. A deux on peut transcender ta douleur. Eva resta silencieuse. Regarde-moi*, continua Isaac, sentant le désespoir, cet antagoniste de leur histoire, grandir dans son cœur, *dis-moi qu'une lueur de vie brille encore en toi, que tu es encore prête à te battre, que tu as encore envie de voir les étoiles dans le ciel d'été*

et d'entendre les mésanges annoncer le printemps. Que tu as encore envie de nager dans l'eau d'une rivière et laisser sécher ta peau au soleil. Dis-moi que tu as encore envie de récolter des fleurs et de voir naître des faons. Dis-moi que tu veux encore ressentir la chaleur d'un feu de cheminée en hiver et nos respirations nous bercer. Dis-moi que tu as encore l'envie de redécouvrir chaque année le printemps et d'accueillir les premières abeilles, les premiers bourgeons, les premiers oisillons naître. Dis-moi que tu auras bientôt à nouveau l'envie de faire des aquarelles comme tu auras envie d'être dans mes bras. Dis-moi, Eva, que tu tiens encore à la vie.

Le regard ailleurs, elle ne répondit rien. Elle était silencieuse et figée. Elle n'était pas retournée dans son monde à elle, Isaac le savait rien qu'en regardant ses yeux ternes. Il n'existait plus.

Il savait qu'une part d'elle était partie dans les flammes de la forêt. Mais, lorsqu'il n'était pas mis à terre par le désespoir comme c'était le cas à ce moment-là, il ressentit encore, au fond de lui, une espérance de la voir

renaître.



Deux mois plus tard, il l'emmena dans ce qui était autrefois sa forêt. La végétation avait repris : il y avait des proteas, des eucalyptus, du niaouli, du filaire, de l'arbousier, du pittosporum et du ciste qui avaient commencé à grandir au milieu des sapins carbonisés, encore et toujours debout. La rivière avait, elle aussi, retrouvé son eau, et quelques oiseaux étaient passés non loin, traversant la forêt sans s'y arrêter. Eva erra toute la journée sur ses terres, toucha les nouvelles pousses, plongea les mains dans l'eau, humecta les branches fraîches d'eucalyptus et observa les nouveaux habitants de ce lieu.

Mais elle ne changea pas pour autant. Quand ils

rentrèrent dans la maison d'Isaac, elle reprit ses habitudes d'habiter le vide. Elle demanda toutefois régulièrement à y retourner. Elle put suivre l'évolution de la forêt. La vie y reprenait peu à peu ses droits sur la mort.

Eva recommença à faire de l'aquarelle, et Isaac s'en réjouit. Il la voyait toutefois dessiner dans la maison, et non à l'extérieur, et quand il vit ce qu'elle imprimait sur papier, il fut désarmé. Elle y transcrivait ses souvenirs du soir où sa vie avait basculé. Elle avait rempli une dizaine de feuilles avec du noir, de l'orange et du rouge. L'incendie qui ravageait des bouts de forêt, la fumée qui se répandait partout, créant un paysage brumeux d'apocalypse, les animaux en fuite, et surtout, le vieux chêne. Elle l'avait dessiné, encore et encore, consumé par les flammes.

Eva, à l'intérieur d'elle-même, se sentait comme dans une chute infinie à travers le vide. Elle était là, perdue, à

chercher ses repères comme on cherche la lumière dans le noir. Elle n'avait plus vraiment de sensations. Avant, en marchant pieds nus, elle avait l'impression d'être connectée à la terre, d'en ressentir l'énergie. Elle aimait le contact avec les différents éléments au sol. Ça lui permettait de se sentir ancrée, et chez elle. Aujourd'hui, dans la forêt d'Isaac, elle ne ressentait plus rien. C'était comme marcher sur du béton. Non c'était même pire, c'était comme si ses pieds étaient endormis à l'anesthésiant. Sans sensations, elle ne retrouvait plus la densité de la vie, et coupé de la terre, elle se sentait esseulée. A l'intérieur, sa souffrance criait. Elle avait sans cesse le cœur serré, si bien qu'à certains moments, elle avait senti qu'il ratait des battements. Elle pensait, encore et encore à tous ces êtres chers à son cœur qu'elle avait perdu. Son lieu à elle, c'était sa famille, son refuge, son lien à la vie. Il apaisait ses souffrances, venait la conforter dans son rejet du monde extérieur et lui apportait tant de douceur et de joie au quotidien.

Elle avait tout simplement perdu sa raison de vivre.

Isaac lui avait dit qu'elle pourrait retrouver un lieu a elle si celui-ci ne lui plaisait pas, ou si elle n'arrivait pas à s'y projeter. Il était prêt à lui rendre sa liberté, à l'aider à la retrouver. Pour rien au monde il ne voulait qu'elle se sente enfermée chez lui, et la voir à nouveau courir à travers les herbes hautes était son espoir le plus fort. Mais Eva ne parvint pas à lui expliquer qu'elle ne pourrait jamais remplacer ce lieu. Cette forêt brûlée, c'était une partie d'elle.

Elle aurait pu continuer à bercer d'illusions ses proches, pour leur éviter de souffrir. Elle aurait pu trouver une autre forêt et se renfermer sur elle-même, pour leur donner l'apaisement qu'elle était toujours là, quelque part perdue dans le monde des vivants. Mais elle n'avait plus la force de vivre.

Elle voyait dans la mort, une amie qui lui tendait la main,

presque chaleureusement. Elle se montrait compatissante, lui tapant sur l'épaule quand Eva pleurait de douleur, elle lui promettait que tout irait mieux si elle la suivait, qu'elle reverrait ceux qui lui étaient chers. Elle lui glissa même à l'oreille que le vieux sage se sentait seul sans elle. Pour Eva, il devint de plus en plus difficile de résister à ses doux mots. Et comme c'est parfois le cas dans la vie, seule la mort semblait la comprendre.



Isaac avait peu à peu appris à vivre avec un fantôme. À mesure que les mois passaient, il se résignait à faire changer Eva, et Édith en était inconsolable. Les verveines autour de sa vieille maison s'étaient toutes avachies au sol sous le poids de son désespoir.

Isaac avait commencé à voir une autre femme. Il avait 36 ans et ne voulait pas attendre plus longtemps pour fonder sa famille et espérer un jour avoir des enfants. C'était son prétexte, c'était aussi pour lui une manière de mettre de la distance avec celle qui pensait être la femme de sa vie, et qui ne l'avait pas choisi comme raison suffisante de se battre. Cette nouvelle femme dans la vie d'Isaac, Eva ne s'en souciait pas, elle était simplement ailleurs.

Le jour où tout prit fin était une journée de beau temps. Le soleil de printemps était doux, les insectes foisonnaient, les oiseaux chantaient en symphonie, les arbres étaient magnifiquement revêtus de leurs feuilles. Isaac était au travail et rentrerait tard le soir, comme il en avait pris l'habitude ces dernières semaines. Il ne s'absentait pour autant jamais toute une nuit, de peur de retrouver Eva inconsciente.

Pieds nus, une jolie robe rose pâle sur elle, elle partit en direction de sa forêt. Elle avait retenu le chemin en voiture et avait coupé par les bois, se repérant aisément dans cette géographie-là.

Elle avait marché près de cinq heures avant d'arriver dans sa forêt, qu'elle avait tout de suite reconnue. Elle regagna le vieux sage. Il était toujours là, désormais représentant lugubre de l'histoire du lieu.

Elle cueillit un grand bouquet de muguet, dont elle tria les feuilles et les baies, comme elle l'avait tant fait avec

d'autres plantes comestibles. D'un coup d'un seul, elle ingéra une trentaine de baies et s'allongea au pied du chêne mort, à côté de là où elle avait enterré le fœtus de son enfant avorté huit ans plus tôt. Eva avait 27 ans.

Après quelques heures douloureuses de vomissements, elle s'endormit profondément et ne se réveilla plus. Elle avait rejoint les siens.

Ses cendres furent répandues au pied du chêne et dans la rivière.

La forêt continua, au fur et à mesure des années, à reprendre vie. De nouveaux arbres poussèrent, avec peu à peu de la mousse à leurs pieds, les oiseaux avaient refait leur nid pour y accueillir la vie. Des papillons de toutes les couleurs volaient ci et là, pollinisant les fleurs qui tapissaient les parterres. Du genêt avait pris place dans la clairière, ouvrant ses jolies fleurs jaunes au printemps. Et un nouveau chêne, descendant du vieux sage, avait réussi à se faire oublier des cervidés.

Isaac revenait chaque année dans ce lieu. Il repassait par ces endroits marqués de souvenirs. C'était pour lui, une marche initiatique dont il avait besoin. Bientôt, il y amènerait sa fille et lui raconterait l'histoire de cet amour sauvage.

Chaque fois qu'il revenait dans sa forêt, il avait l'impression de la sentir tout autour de lui. Près de la rivière, il avait même cru l'entendre rire un jour. Mais c'était quand il posait les mains sur l'écorce du petit chêne qu'il sentait véritablement l'âme d'Eva.

JUILLET 2025